

Deuxième séance (mardi, le 3 octobre 1978, dix heures)

Volume 21, numéro 4-5 (124-125), juillet–octobre 1979

Littérature et réalité : Acte de la Rencontre québécoise internationale des écrivains, tenue au Mont Gabriel en octobre 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60187ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1979). Deuxième séance (mardi, le 3 octobre 1978, dix heures). *Liberté*, 21(4-5), 41–84.

Deuxième séance

(mardi, le 3 octobre 1978, dix heures)

Président d'assemblée :

WILFRID LEMOINE

Communications par :

JOHN RALSTON SAUL (Canada)

PHILIPPE DRACODAÏDIS (Grèce)

ROLAND BOURNEUF (Québec)

BERNARD NOËL (France)

JOHN RALSTON SAUL :

Nous avons terminé hier soir en disant que personne n'avait parlé de la réalité d'une façon positive et que donc, apparemment, l'écrivain voyait la réalité d'une façon négative, ce qui m'enchanté puisque c'est de cela que je veux parler et parler d'une façon, j'espère, positive et très terre à terre. Je vais essayer de quitter le chemin sur lequel on était hier ; on a beaucoup parlé de la réalité, on s'est demandé si elle existait ou non, ce qui pour moi, comme romancier, me semble évident ; si la réalité n'existait pas pour le romancier, il n'y aurait pas de roman.

Si l'écrivain parle de la réalité d'une façon négative ou obscure, ou encore d'une façon philosophique, c'est peut-être parce que la réalité lui échappe, lui échappe aujourd'hui de plus en plus, ce qui est un fait récent et un fait qui s'aggrave. Si l'écrivain est dans un petit bateau sans rame, en train de s'éloigner de plus en plus de la côte, ce n'est pas surprenant qu'il crie (par désespoir ou par fierté) que la côte n'existe pas, ou que la côte est malhonnête, ou que la côte est malade. Cela ne change rien au fait que la côte existe et que le problème n'est pas celui de la côte, mais celui de l'écrivain, qui est le vrai malade ; plus profondément, c'est le problème de la société, parce que la société qui rejette ses philosophes à la mer est aussi une société malade.

Il faut peut-être que je commence par faire une distinction (qui est à moitié vraie probablement) entre le romancier et le poète, puisque je crois que je suis en minorité ici.

Les origines du romancier et du roman sont beaucoup plus politiques et sociales que celles de la poésie (ce n'est qu'à moitié vrai, certes), et quand Monsieur Kattan a parlé du rôle clé des affaires privées des hommes et des femmes, il avait raison ; sauf que ce rôle est beaucoup plus important aujourd'hui dans le roman qu'il ne l'a jamais été ; et le fait que le roman fasse de plus en plus une place au personnel, au privé, au problème du rapport avec les réalités, voilà un signe de l'isolement de l'écrivain. Je peux prendre l'exemple d'un grand écrivain canadien-anglais, qui a écrit un roman au sujet d'une grosse fille de Toronto et de ses problèmes personnels. Il y a certains écrivains qui disent : si c'est ça la fiction, si c'est ça le roman, le roman est mort. En fait, néanmoins, c'est un grand roman ! Il y a un petit problème là... Si le roman meurt un peu ou même pas mal aujourd'hui (c'est quelque chose que je crois), c'est bien à cause de cet isolement. Evidemment, ce déclin n'est pas à définir par le nombre de romanciers qui existent ni par le nombre de nouveaux romanciers ni par leur brillant ni par leur talent, mais plutôt par la réussite, si vous voulez, de leurs romans. Ici, il faut remarquer un autre signe de maladie : l'obsession du commercial, c'est-à-dire l'impossibilité pour le roman d'être bon et commercial en même temps.

Or, c'est une erreur des éditeurs de croire que pour vendre il faut être « commercial », c'est-à-dire mauvais ; et l'acceptation par l'écrivain de ce fait est également une erreur. Quand il cède, il cède agressivement comme tous les gens fiers, en disant : je ne peux pas, je ne veux pas vendre ! (Ce qui vraiment n'est pas rare ! Vous êtes peut-être tous des exceptions, mais enfin, ce n'est pas rare dans notre monde !)

La définition est fautive, elle est tordue : presque tout ce qui est grand dans le roman est basé essentiellement sur la communication avec le lecteur, c'est-à-dire avec n'importe qui, de n'importe quelle éducation, n'importe quelle origine et n'importe quelles idées. C'est-à-dire qu'il faut que le lecteur veuille lire le livre ; qu'après qu'il l'ait commencé, il veuille continuer et terminer ce livre ; que ce ne soit pas une souffrance que de le lire.

Je parle prosaïquement, mais je crois que ce sont des choses qu'il faut dire : le travail de l'écrivain dans ce jeu, c'est évidemment de trapper le lecteur d'une façon, si vous voulez, presque malhonnête en utilisant les meilleurs outils qu'il ait. Si le roman est d'abord basé sur la communication, il l'est ensuite sur la communication au lecteur *d'une certaine réalité*, par la vérité, puisque le lecteur va en tirer ses propres réalités. C'est une nuance très, très importante.

Cette réalité peut être communiquée par une expression concrète ou par l'expression fantastique du concret, comme a dit Monsieur Scorza hier. Habituellement, quand on passe par le fantastique, c'est soit parce que le système politique ne vous permet pas de vous exprimer directement par le concret, soit parce que ça vous donne une certaine distance : si vous exprimez une réalité très terre à terre, lorsque vous entrez dans le fantastique, ça vous donne la possibilité de prendre des distances et donc de regarder tout ça de loin, si vous voulez, et donc plus clairement.

Mais quand je dis « communiquer », je veux dire d'une façon ouverte ; pas en vase clos, avec des intellectuels ou une nation ou une société en particulier. Surtout pas avec d'autres écrivains ! En bas de la liste des gens avec lesquels il faut que l'écrivain communique, il y a l'écrivain, l'intellectuel, et il est le moins important, il est à la fin.

A peu d'exceptions près, le roman est sorti d'un besoin chez certains hommes d'action, les politiciens, les soldats. Et les philosophes actifs : ceux-ci, depuis le dix-huitième siècle, sont presque des philosophes avec des fusils. De moins en moins, mais quand même... Prenez Voltaire qui veut trouver une façon plus efficace de favoriser les changements sociaux ou politiques, ou de gagner la confiance des gens. Mais les outils étaient inadéquats et la frustration de ces hommes d'action les a poussés à créer un autre système, avec d'autres outils, pour s'adresser au grand public, au-dessus de la tête du gouvernement, du système, de l'élite : il leur a fallu s'adresser au lecteur. Et pour ce faire, ils ont développé un outil libre, capable d'attirer l'attention générale, et, c'est très important, tout à fait opposé aux outils qu'ils avaient déjà, ceux du philosophe ou de l'essayiste.

L'essentiel du roman est son souffle ; son souffle, c'est son sujet, sa réalité, qui est envoyée comme une balle (bien ou mal, selon le métier). Le but c'est de bien communiquer, et l'art, qui est essentiel, est peut-être produit au cours de ce processus, mais ce n'est pas le produit conscient, consciemment voulu par l'écrivain, puisqu'on ne peut pas créer l'art... De toutes façons, c'est quelque chose qui est jugé après coup, et par quelqu'un d'autre. Ce n'est pas l'écrivain qui dit : c'est moi qui fais l'art, je suis l'artiste...

Aujourd'hui, ce ne sont pas les hommes de métier qui manquent, mais les lecteurs pour les bons hommes de métier. Voilà la situation selon moi. Ce manque vient de l'isolement de l'écrivain, de son isolement de la réalité. Et pourquoi est-ce qu'il en est éloigné ? Parce que nous sommes tous, nous les écrivains, les philosophes, nous sommes tous dans les universités, dans les journaux, dans les systèmes de communication, dans les ministères de la culture, etc. Enfin il y a toute une liste, on le sait bien, c'est la liste où on nous case, nous, les écrivains, où on ne peut pas faire de mal et où on n'est pas mêlés à l'action même. Et les quelques-uns d'entre nous qui sont dans le concret d'une façon active, au centre de l'action, ils n'y sont pas à l'aise, peu aimés. Les gens se méfient de nous.

Pourquoi ? Ce n'était pas le cas au dix-huitième siècle, ou dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Les grands écrivains du dix-huitième, du dix-neuvième siècle, des gens comme Raleigh, comme Dunn, comme Marlowe, comme Swift, comme Voltaire, comme Tolstoï, etc., ont été au centre de l'action et s'ils ont produit des chefs-d'oeuvre, ils les ont produits presque inconsciemment.

Je suis sûr que si vous étiez allés demander à Tolstoï : qu'est-ce que vous pensez de l'art d'écrire ? il vous aurait mis à la porte, parce qu'il était trop occupé à la libération des terres, et votre question ne l'aurait pas intéressé. Ce qui l'intéressait, c'était de bien communiquer pour prouver que les réformes qu'il voulait étaient nécessaires. La force de ces sens, c'était de pratiquer leur métier d'écrivain avec le souffle de la réalité dans leurs poumons, et c'est ce souffle qui a rendu l'art possible, mais après coup.

Depuis plus de cent ans, maintenant, la suite de la révolution industrielle dans l'Ouest a continué à stratifier les sociétés développées en créant des professions de plus en plus précises, par efficacité, une efficacité fautive même dans l'industrie ; c'est quelque chose qui n'est pas encore très bien compris : cette stratification, ce mouvement vers les professions où chacun a des responsabilités très bien définies, on voit de plus en plus clairement que même les gens qui l'ont créé dans leur propre intérêt y perdent, parce que le résultat, dans les grandes multinationales par exemple, dont vous avez parlé hier, Monsieur Scorza, c'est qu'il n'y a plus de chef ! Dans une société politique ou dans une société industrielle dans laquelle tout est stratifié, il n'y a plus de chef : les dirigeants d'Exxon ne savent pas où va Exxon. Quand Exxon, ou je ne sais qui, fait quelque chose au Guatemala, ça n'est pas parce que le président-directeur général a dit : on va faire un sale coup au Guatemala, mais parce que c'était inévitable dans le système. Lui, le chef, il n'est que le gérant, il n'est pas le propriétaire.

Par peur ou par souci d'efficacité, le système a écarté l'écrivain des postes d'action, de sa réalité d'homme. Dans un sens, l'écrivain était devenu un traître notoire à l'intérieur de l'organisation, puisqu'il pouvait gagner la bataille avec

l'aide d'un outil qui restait à l'extérieur, et pouvait contrôler le système. Et quand nous, les écrivains, avons perdu la bataille, avons été écartés, nous avons déclaré que nous refusions d'être mêlés à la société, que l'essentiel était l'art pour l'art, etc. Soudainement, écrire cessa d'être quelque chose qu'on *faisait* et devint quelque chose qu'on *était*. Nous sommes là, à parler entre nous de culture, et entre-temps, la création est devenue quelque chose de décoratif. (Je parle surtout de l'Occident industrialisé.)

Collingwood, le grand philosophe et critique anglais, a écrit, il y a plus de trente ans, que si les artistes se terrent dans les cliques, les émotions qu'ils vont exprimer vont être celles de la clique et leur travail sera incompréhensible en dehors de celle-ci, dans ce désert où se trouvèrent les écrivains, entre eux, les gens du métier commencèrent, il y a quelque trente ou cinquante ans, à se donner de l'importance de l'intérieur, si vous voulez, pour masquer leur isolement. On commençait à dire du « véritable art » qu'il était plus grand que « l'art populaire » ; on a créé des niveaux d'art. Un peu comme l'aristocratie française, qui s'est déclarée aristocratie quand ça n'existait plus... L'art étant à un niveau supérieur, il devenait difficile à comprendre ; et entre-temps le vrai pouvoir de l'écrivain, celui de la communication, était racheté à très bon prix par le commercial, le roman policier, tout ce qui est au bas si vous voulez de l'échelle des oeuvres. Ou encore, le gouvernement nous ravissait notre pouvoir : là, il y a des milliers d'exemples. Dans les années trente, dans les musées de Moscou, sous le nom du peintre, il y avait des inscriptions comme celle-ci, merveilleuse : « Cézarine, Paul : époque de la chute des taux d'intérêt » !

Le résultat : maintenant, quand l'écrivain veut sortir de ce ghetto, quand il veut aller à contre-courant, et qu'il commence à sortir ses livres d'action et de philosophie mélangées, on le décrie, on le dénonce : comme si la communication et l'action étaient l'apanage du roman policier...

Dans les entretiens, on me pose toujours les mêmes questions (puisque j'essaie de dire la réalité, très précisément), on me dit : mais écoutez, où est-ce que la réalité se termine et que la fiction commence ? On veut dire : où est-ce que l'art com-

mence ? c'est-à-dire : où est-ce que l'invention commence pour le public en général ? Et quand les gens voient que vous n'êtes pas écrivain à plein temps, ils vous posent deux questions sans exception : quand est-ce que vous allez arrêter de travailler pour écrire à plein temps ? Comment est-ce que vous trouvez le temps pour vous amuser à écrire de temps à autre ? Il faudrait être l'un ou l'autre : il faut être écrivain ou il faut être dans le système, et quand je réponds en rappelant la philosophie de l'homme de la Renaissance, sa façon d'aborder la vie en faisant deux, trois, quatre, cinq choses à la fois si possible, alors on accepte difficilement. Les gens n'acceptent pas que l'essentiel soit de maintenir une harmonie, toujours très inconfortable, je l'admets, entre la pensée et l'action.

Il faut prendre part à l'action parce qu'il est de plus en plus difficile de comprendre ce qui se passe dans le vrai monde ; c'est pour ça qu'on crie que la réalité nous échappe. La réalité est là, de plus en plus compliquée, plus difficile, et il devient de plus en plus dangereux d'être à l'extérieur. Les multinationales, les gouvernements, tous les systèmes sont de plus en plus complexes, et si vous n'êtes pas dedans, vous n'avez aucun espoir de pouvoir vous y attaquer ; je ne veux pas dire qu'il faut être dedans comme une victime, mais dedans comme un acteur, comme un acteur presque libre. C'est ça, le problème.

Et maintenant que l'écrivain commence à réagir, parce que je crois que l'écrivain de plus en plus commence à sortir de son ghetto et à parler de la société, il a tendance à commencer avec des conclusions et des certitudes. C'est un peu parce que l'écrivain lui-même n'est pas dans le concret qu'il est obligé de sauter les étapes et de commencer par la fin ; mais c'est exactement l'inverse de ce que le roman doit être : Conrad a dit que la question n'est pas de savoir comment guérir, mais comment vivre. Ça, pour moi, c'est vraiment le travail de l'écrivain.

PHILIPPE DRACODAÏDIS :

J'ai l'impression que j'ai peu de choses à ajouter à ce que Monsieur Ralston Saul a dit, mais de mon côté je me suis permis certaines restrictions sur la réalité en littérature et j'en ai tiré quelques conclusions. Je vous soumetts cet ensemble, et comme je suis grec, commençons par les Grecs.

Vous avez peut-être entendu parler d'un orateur du cinquième siècle avant Jésus-Christ à Athènes, il s'agit de Lysias ; il était qualifié de « logographe » par ses contemporains. Un logographe signifie celui qui écrit le *logos*, la parole. L'écriture donc est une mise en ordre. Par voie de conséquence, le logographe est celui qui met en ordre par l'écriture, le discours oral, le discours pensé. Pourquoi le fait-il ? Lysias prononçait des discours pour ou contre des personnes devant les tribunaux. On peut donc supposer, en partant de cet exemple, que l'écriture, comme mise en ordre de la parole pensée, sert les affaires sociales, donc la société.

Au premier siècle après Jésus-Christ, Jean l'Apôtre commence ainsi son Evangile (j'ai traduit mot à mot) : « Au début il y avait le *logos* ». Le *logos* est ici l'esprit, la logique, la poussée créatrice. Je laisse de côté l'aspect théologique et je me pose la question : comment peut-on attribuer ces caractéristiques au *logos* ? La création, dans le sens de l'univers perçu, est pour les Grecs et pour Démocrite le résultat du hasard et de la nécessité. L'univers existe, c'est une réalité. On pourrait donc prétendre que le hasard et la nécessité constituent des réalités et que ces réalités ont obéi et obéissent à une logique. Cette logique, c'est la racine de la surprise, de la recherche et de la connaissance. Le *logos* va de cause à effet. La création devient donc un art. Cet art sert encore les affaires sociales.

Lorsque plus tard on parlera de *littérature*, qui est un mot latin, mais qui vient du grec (en grec on dit *logoteknia*, qui se traduit par l'art du *logos*), il est évident qu'on associe la mise en ordre par l'écriture d'un ensemble qui obéit à ses propres lois, sa structure suivant sa logique génétique, si vous permettez, et de ce fait est en contact continu avec la

réalité. Quelle réalité ? Celle du corps social du moment et des affaires sociales du moment. La littérature se définit donc par rapport à la réalité qui l'engendre et ne peut être conçue comme expression solitaire. En généralisant, la littérature a horreur du vide.

Qu'entendons-nous par le terme *réalité* ? J'ai l'impression que le visible, le senti est une réalité ; l'invisible, le pensé en est une autre. Il y a une réalité qui est à nous, il y a une réalité aux autres ; il y a une réalité de l'expérience et une réalité de la volonté ; le rêve est une autre réalité ; tout cela ce sont des réalités, qui naissent de la réalité de notre présence dans le monde à un endroit donné, à un moment donné, et de la présence du monde en nous d'une façon cumulative depuis le moment de notre naissance. Les réalités donneraient ainsi l'image d'un iceberg dont nous voyons flotter une infime partie et dont les dimensions véritables nous sont cachées dans les profondeurs océaniques.

La réalité est définie comme ce qui est et ce qui devient. Il n'y a, dans la réalité, ni heur, ni malheur. La réalité n'est ni enfer, ni paradis en elle-même, elle est placée en dehors de tout sentiment, elle se rapporte à la mort et non à la vie. Nous pouvons la renier, la réalité, nous pouvons la sacraliser, nous pouvons la combattre, nous pouvons la charger de nos sentiments, nous ne pouvons pas vivre sans elle et la réalité, je répète, n'a rien d'absurde.

Par exemple, je ne trouve rien d'absurde dans le geste de Sisyphe qui pousse éternellement une pierre devant lui, laquelle, arrivée finalement au sommet d'une montagne, retombera. Si la pierre ne retombait pas, je suis certain que Sisyphe lui donnerait le coup de pouce pour la faire retomber. Son martyre, ce serait que sa pierre reste collée pour toujours au sommet de la montagne et qu'elle ne retombe plus.

Nous voulons donner une fin à tout, et ce qui paraît ne pas avoir une fin est considéré absurde. Eh bien, ce que nous jugeons absurde, c'est exactement cela qui constitue, à mon avis, la normalité. Nous tâchons de maîtriser la réalité, et de lui imposer nos catégories logiques ; nous sommes en

état de guerre perpétuel contre la logique de la réalité et sans arrêt nous présenterons en vitrine notre réalité.

Eh bien, la réalité en littérature c'est notre victoire sur la réalité. Nous sommes contents de constater dans un livre, dans un poème, dans une pièce de théâtre : « cela se passe ainsi » ou « cela devait se passer ainsi » ou « cela n'aurait pas dû se passer autrement ». Dans les labyrinthes de la réalité, nous ne choisissons qu'une issue. Si cette issue est la seule humainement acceptable, quels sont nos critères de choix ? Sans oublier que la littérature est une forme sociale d'expression. Autrement dit : comment choisir la réalité en littérature ?

Je vais encore parler des anciens Grecs, et je voudrais vous rappeler que lorsque Sophocle, Euripide et Eschyle présentent leur tragédie au public de la démocratie athénienne du cinquième siècle avant Jésus-Christ, chaque spectateur connaît l'intrigue ; le mythe comme réalité lointaine et véritable est connu dans son ensemble. Le spectateur de théâtre ignore une chose : les détails des péripéties, ce qui a vraiment été dit, ce qui a vraiment été fait. Le rôle du dramaturge grec est de présenter la réalité qui force le connu et le rend assimilable. Cette vérité choisie est unique. Le choix ne se fait pas seulement dans la substance, mais aussi dans la forme : l'iniquité de la réalité est encore plus importante par la forme qui n'a rien de superflu. Les spécialistes ont qualifié la période des dramaturges grecs du cinquième siècle avant Jésus-Christ de période respectueuse de l'économie de moyens. Je pense que ce terme traduit le besoin du *logos* qui met en ordre la réalité, de ne pas laisser de vide.

Le spectateur doit donner son assentiment tout autant à la forme de ce qui lui est présenté, qu'au fait que les choses se sont passées seulement et uniquement de la façon que le dramaturge les présente. L'oeuvre, donc, pour le spectateur de cette époque, est ce qui se fait tout seul, suite à une seule possibilité. L'oeuvre (la composition de l'art) est appelée à procurer douleur et jouissance, crainte et délivrance, l'horreur et la compassion. N'intervient pas la question de la moralité, mais on peut affirmer qu'indirectement l'intrigue, lorsqu'elle est dénouée, implique une moralité inhérente à l'acte et à la pensée qui en fait surface.

Depuis cette époque lointaine, beaucoup de choses ont changé : la littérature a engendré le lecteur, le livre a isolé la personne et l'a emprisonnée dans ses pages. Ceci constitue un autre problème qui ne peut être traité ici, mais au moins je le mentionne. Je dis d'ores et déjà que le livre n'est pas une excuse pour personnaliser la littérature et la ramener au niveau des biens de consommation.

Je pense que c'est l'apparition et l'expansion du livre qui ont favorisé les écoles dites littéraires. Nous avons vu naître et disparaître les littératures romantique, symboliste, surréaliste, la nouvelle littérature, le nouveau roman, l'anti-littérature, la littérature engagée et ainsi de suite. Toutes ces formes auxquelles heureusement aucune oeuvre littéraire de valeur n'a obéi, ont mis en avant certains groupes sociaux qui les ont exprimées, mais la littérature s'est trouvée en dehors du consensus social, ce consensus social qui existait dans le passé, dans la démocratie athénienne. Ces formes de littérature ont promu des idéalismes, donc des attitudes négatives vis-à-vis de la réalité et ont remplacé les mythes éternels, les mythes connus, par des mythes artificiels.

Le découpage en littérature et en sous-littérature introduit les notions d'impur, de spécialisation et par voie de conséquence, la notion de consommation. Le lecteur devient consommateur et la littérature, en tant que choix de la réalité unique et acceptable, devient une idée marginale. Quand la réalité du corps social n'est pas respectée, quand le corps social et son consensus, sont traités comme un potentiel dans un ensemble plus ou moins mouvant et plus ou moins structuré de consommation, la littérature est rejetée. L'homme recherche dans l'art, surtout dans l'écriture, une marque (infime à la rigueur) de son éternité, une magie contre la mort. La consommation, c'est l'apothéose de la mort, l'éloignement le plus tragique de la vie : c'est l'anéantissement humain dans ce qui est consommé.

J'ai le sentiment que le corps social, ayant finalement retiré son consensus à la littérature, vit sous l'influence d'un traumatisme littéraire, car il ne peut admettre que la littérature soit un assemblage intellectuel, mais un ensemble solidement structuré, d'où la réalité unique surgit. En d'autres

termes, l'écrivain n'écrit pas pour lui-même, mais pour les autres ; il exprime les autres par l'écriture et la littérature n'a rien à voir avec l'inspiration, si le labeur n'y est pas.

Je ne prêche pas le réalisme socialiste. La réalité en littérature, telle que je la présente, est obligatoirement politique, mais je m'empresse de spécifier que par *politique* j'entends ce qui intéresse la *polis* grecque, la ville, la *res publica*, par conséquent ce qui intéresse un corps social donné, vivant sous un certain régime politique. Les nouveaux mythes n'ont pas la vie longue ; le réalisme socialiste, positiviste et moralisant, est une recette et non pas une nécessité.

D'autre part, littérature et réalité sont des notions qui n'entrent pas en compétition. La compétition, si elle se fait, sera toujours défavorable à la littérature. Littérature et réalité ne se complètent pas, la littérature ne peut pas assurer l'effondrement de la réalité. Une telle insistance de la littérature met plus en évidence sa marginalité.

Et le roman policier, dira-t-on : Simenon, par exemple. Simenon, et le roman policier en général, c'est le maintien de l'homme dans le mythe que le crime ne paie pas. C'est un faux mythe, fait sur mesure par et pour un groupe social très défini pour lequel le crime paie. Cette littérature est complémentaire à une réalité où pratiquement le crime paie toujours et qui édifie sa morale dans la négation du crime comme pour se laver de la souillure de son péché. Simenon et le roman policier en général nous maintiennent dans notre caverne des ombres, comme disait Platon, où le bien, situé à la dernière page, gagnera à coup sûr, grâce à un médium, le policier, qui vie en état latent au fond de chacun de nous, dans la mesure où nous sommes tous membres du groupe social déterminé qui construit son éthique sociale sur le crime.

Pour revenir à la marginalité actuelle de la littérature, il serait bon de considérer que tandis que la littérature se contente d'un cercle restreint d'amis, le cinéma, et surtout la télévision, embrassent des groupes sociaux de plus en plus larges. Comme la classe dirigeante dans ce monde où nous vivons, n'est pas une classe pensante, elle substitue l'image au *logos* ; car l'image dépasse la réalité, la falsifie, n'instruit

pas, est un exutoire facile et sans danger, sert à cultiver de nouveaux mythes qui simulent les anciennes craintes, crée le vide et l'élargit. L'image devient slogan et le slogan n'a aucun rapport avec la réalité, puisqu'il ne peut exprimer aucun devenir de la réalité, mais illustre seulement un moment très court et très clairement défini, isolé de la réalité. L'image obéit à des règles spécifiques et si elle peut sentimentaliser le moment, elle étrangle la réflexion. L'image est un assemblage qui passe devant nos yeux à une vitesse réelle et n'est pas traduite en concept et en perception ; elle est traduite en impression. L'impression est spontanée, elle ne passe pas par le tamisage de l'esprit, elle n'offre pas de retour en arrière, les choses n'ont qu'une suite et qu'un aboutissement, elles sont uni-dimensionnelles.

Mais alors comment expliquer le fait qu'aujourd'hui les gens lisent de plus en plus ? Je ne sais pas s'ils « lisent » ou s'ils lisent vraiment ; je ne sais pas s'ils lisent de la littérature ou des dérivés littéraires. Je ne sais pas si nous nous acheminons vers une renaissance, mais je peux dire que nous sommes encore dans une sorte de Moyen Age.

Est-ce que la littérature est possible dans le monde d'aujourd'hui ? C'est un autre problème, mais je le suppose résolu. La littérature est donc de ce monde.

Devant cette affirmation, quelle est la réalité en littérature aujourd'hui ? Je serais tenté de dire que nous nous sommes tellement embrouillés dans nos cogitations philosophico-littéraires que la vue des arbres nous fait penser qu'il n'y a plus de forêt. La base élémentaire de notre réflexion devrait être la question suivante : pour qu'il y ait des arbres, il doit y avoir une forêt. Prenons donc du recul, oublions les arbres et regardons la forêt. Si cette démarche est acceptable comme la seule humainement possible devant la situation actuelle, je dirais qu'il y a une littérature de base qui devrait constituer un autre point de départ pour répondre à ma question et je la répète : quelle est la réalité en littérature aujourd'hui ? Cette réalité serait fixée comme le dénominateur commun de l'écriture ; ce dénominateur commun est la compréhension, non pas une compréhension minima, mais une compréhension maxima. La littérature de nos jours a voulu

que le public devienne créateur, c'est absurde. Si le public était littéraire, il aurait fait de la littérature. S'il ne l'est pas, il ne peut pas le devenir parce que nous lui offrons une oeuvre où il faut qu'il participe pour que l'oeuvre soit créée.

Nous avons le devoir de donner au public une nourriture cuite, non pas crue, ou à moitié préparée, et de lui demander de devenir cuisinier à notre place. Cela n'a rien à voir avec le niveau intellectuel du public, cela a quelque chose à voir avec le respect dû à nous-mêmes, à l'oeuvre offerte au public.

De façon générale, nous sommes une espèce de « public service » et nous rendons un service à la communauté. Nos expériences en matière de technique de langue, d'approche, etc., ce sont des affaires personnelles, non pas des affaires publiques, sociales. Nous n'avons pas le droit d'ériger notre expérience et notre réalité en vérité absolue et tâcher de l'imposer par tous les moyens aux autres. Nous avons le droit et l'obligation de prendre, à travers ce processus extrêmement compliqué, le dénominateur commun de l'environnement où nous vivons et de broder là-dessus une compréhension maxima d'expression littéraire, d'expression du discours par l'écriture. Ceci sera la littérature de base dont j'ai parlé.

Une telle approche n'est pas proposée pour flatter les instincts vils et bestiaux du public. Le corps social n'a jamais de lui-même une telle espèce d'instincts. Au contraire, c'est la littérature qui impose des instincts vils et bestiaux, lorsqu'elle se fait l'expression d'une classe dirigeante non pensante. Si l'homme n'est ni ange ni bête, celui qui fait la bête n'est jamais sincère. Il est plus facile d'être bon que d'être méchant ; la méchanceté exige une conséquence sans faille.

Ainsi, l'homme ne cesse d'être à la recherche d'idéaux. Dans la grâce et la mesquinerie, il y a une partie de nous-mêmes qui reste intacte, cette partie s'unissant aux parties des autres fait le consensus social dont j'ai parlé. Potentiellement donc le consensus social existe toujours, il convient de le mettre en évidence, la littérature le peut en faisant appel à la compréhension. Je considère que nous devons re-

partir ainsi, car nous n'oeuvrons plus, mais nous produisons. La littérature est un luxe pour les sociétés qui se le permettent et n'entre pas dans l'appareil de production et dans la conjoncture de production. Elle ne se répète pas et ne se double pas. La réalité qui l'exprime est celle de tous les jours, celle que nous avons tous et non pas chacun de nous. Si l'oeuvre est un cas à chaque fois, la résultante de tous les cas, l'oeuvre de ce fait même a horreur des cas isolés, car les cas sont des trous dans la continuité du devenir ; ce sont des exceptions et non pas des règles ; ce sont des vides et non pas la terre battue et piétinée sur laquelle nous marchons tous.

Nous avons dit que la littérature a horreur du vide : nous entendons que la littérature a horreur des cas. Donc la réalité en littérature, aujourd'hui, doit repartir sur le réel perçu par le commun des mortels. Les génies n'existent pas et les soi-disant génies littéraires n'ont jamais influencé le devenir social, le devenir historique. Les littératures ont servi les communautés humaines, servi les affaires sociales et les ont servies comme réponse à la réalité, comme soupape de sécurité, comme explication des mythes et des craintes. Ces mythes et ces craintes n'ont jamais reçu de réponse définitive et ne recevront jamais une telle réponse. Heureusement d'ailleurs, car ils seront toujours des sujets prêts à reprendre et à exploiter.

Je ne sais pas si une telle littérature, couvrant une telle réalité, s'accommode des schémas existants : romans, récits, nouvelles, poésie libre ou pas libre. J'ai le sentiment qu'une telle littérature est plutôt chronique, non pas comme une mise en série des événements, mais comme une présentation d'un cas qui est la résultante de tous les cas isolés. La littérature chronique s'occupe d'un cas, de A jusqu'à Z, sous une forme concise et sans excès de mots, c'est-à-dire sans faire de la littérature.

Si Thucydide a parlé de dix-sept ans de guerre entre Athènes et Sparte en moins de cinq cents pages imprimées et si Platon a mis sur le tapis tous les problèmes politiques et philosophiques en moins de mille pages imprimées, on peut se demander à quoi servent les grandes « fresques » littéraires et les oeuvres enflées et pompeuses que les éditeurs

exigent, que les écrivains proposent et que le lecteur-consommateur achète au poids. Rien ne vaut la fameuse économie de moyens.

J'ai l'impression que tout ce que je vous ai dit n'est pas traité à fond, parce que si j'avais à traiter à fond tout ça, il m'aurait fallu tout le temps de cette rencontre pour expliquer ce que j'ai mis dans ces pages.

Mon but a été de donner, je n'arrive pas à trouver le mot français, à donner certains *hints*, comme disent les Anglais, pour faire avancer notre discussion. Je vous remercie.

ROLAND BOURNEUF :

Tenter d'élucider le rapport de la littérature avec la réalité équivaut à entrer dans le labyrinthe. De toutes parts s'ouvrent et se ramifient les questions. D'abord parce que les mots eux-mêmes sont peu sûrs. Littérature, c'est-à-dire du langage organisé en un certain type de discours, mais où commence la littérature ? L'ensemble des oeuvres littéraires, comme le dit le dictionnaire Robert, ou bien le travail de l'écrivain ? le livre ou sa mise au monde ? La réalité : ici notre vertige s'accroît. Quelle réalité : économique, politique et sociale — à laquelle les différents réalismes littéraires l'ont presque systématiquement réduite —, celle du moi de l'écrivain, d'un infra-moi, l'être humain dans la relation qu'il entretient avec le temps, l'espace, le cosmos visible et invisible, avec le vérifiable, l'objectif ou l'imaginaire ? Par quels moyens décrire cette réalité, avec quels paramètres la mesurer ? Peut-on caractériser avec pertinence autre chose que le rapport d'une oeuvre ou d'un écrivain singuliers avec une réalité étroitement circonscrite ? Caricaturons à peine : peut-on parler dans les mêmes termes d'un fonctionnaire ou universitaire au Québec qui, de surcroît, écrit, avec un écrivain traqué par les polices dans les pays de l'Est ou en Amérique latine ? Si l'on rapproche *La prise de Constantinople*, *Cent*

ans de solitude, Le pavillon des cancéreux, peut-on parvenir à énoncer quelque généralité point trop hasardeuse ? Quel sens attribuer à ce petit mot névralgique : « et » ? D'alliance ou d'exclusion ? Faut-il lire l'émergence de la réalité dans la littérature et les formes qu'elles y prend, la place de la littérature à la fois comme processus et comme objet au sein de la réalité ? Ne faudrait-il pas, comme on l'a si souvent fait, remplacer ce « et » par un « contre » ?

Parvenu à l'examen de ce point de suture et malgré tout ce qu'a de téméraire l'opération qui consiste à vouloir définir les rapports entre deux entités dont on ignore la nature, je vois apparaître dans cette relation de la littérature à la réalité quelques données que je crois fondamentales. Tout d'abord, un rapport d'opposition perçu traditionnellement, je dirais presque ataviquement. J'aimerais le considérer surtout dans la perspective de l'écrivain engagé dans l'acte d'écrire, dans sa situation face à la réalité, intérieure ou environnante, ce qui conduit, bien entendu, à s'interroger, une fois de plus, sur les motivations de l'écriture. Certains, comme Saint-John Perse, ont choisi d'accentuer cette opposition en dressant une cloison étanche entre la réalité sous forme d'activité professionnelle, sociale, publique et l'oeuvre qui s'élabore dans le secret (mais aussi quelle oeuvre poétique est plus nourrie des spectacles et des sèves du monde, est plus charnelle ?). L'écrivain ne peut oublier qu'il doit payer à cette réalité-là son tribut, sous peine de mort, mais la littérature cesse-t-elle pour autant de lui apparaître comme le territoire où l'on fuit, l'autre rive ? Le romancier ou le poète partagé entre le quotidien et les créatures de son imagination : c'est là évidemment un beau cliché tenace mais dont la pérennité doit nous alerter. Ecrire (ou lire) peut devenir un anesthésiant pour supprimer une réalité trop intolérable, le palliatif d'un manque, une compensation pour fournir des gratifications dont la réalité nous prive. Toutes ces positions souvent analysées indiquent évidemment, à des degrés divers, une rupture d'équilibre, une inadéquation de l'être écrivain à trouver sa place dans le réel qui lui est donné. Elles génèrent donc un malaise, une angoisse qui paraît inhérente à l'acte d'écrire et dans laquelle entre peut-être une part de

culpabilité. A des oeuvres empreintes de puritanisme comme celles de Mauriac ou de Jouhandeau s'attachent des relents de faute, de péché. L'exercice de la littérature est à leurs yeux coupable mais ils ne peuvent s'en passer et, bien sûr, ils jouent et jouissent de l'interdit avec une savante perversité. En fait, il semble difficile de se débarrasser ici des connotations et de la terminologie religieuses ou morales : la littérature est souvent vue comme jeu, donc comme une énergie soustraite à une activité sérieuse, la seule valorisée et valorisante qui serait le souci des autres, de soi-même, du destin, du salut collectif ou individuel. Substituer la littérature à la réalité, ramener celle-ci à un livre, est perçu comme une tentation grave, une idolâtrie. D'où les « talismans » dont s'entoure par exemple un Roger Caillois pour échapper à la littérature. D'où le besoin, manifeste en particulier chez les romanciers, d'ancrer l'oeuvre dans la réalité référentielle, de cautionner la fiction par le réel. D'où les auto-critiques et auto-justifications, d'où peut-être aussi bien des engagements socio-politiques par mauvaise conscience. Diffus mais actif, le postulat de la supériorité de la réalité sur la littérature pèse donc lourdement sur l'écrivain.

Les méthodes critiques modernes, notamment la psychologie et la sociocritique, nous apprennent à déceler les marques de la réalité dans le discours littéraire, à mieux comprendre comment celui-ci est reflet, signe, métaphore, image ou mirage de celle-ci. Ce n'est pas dans cette perspective d'inventaire et de description que je veux ici poursuivre ma réflexion : j'aimerais plutôt m'interroger sur les implications et les enjeux de cette angoisse de l'écrivain face à la réalité que je viens d'évoquer.

L'acte d'écrire me paraît sollicité par ces deux pôles diamétralement opposés : d'une part la conviction que la réalité fuit à mesure que nous nous engageons dans la littérature. D'autre part, la croyance que c'est à travers la littérature — voire à travers elle seule — que se découvre à nous la réalité la plus profonde. En même temps que l'écrivain perçoit la différence de nature de ces deux entités, qu'il fait l'expérience et souffre de leur hétérogénéité, il sait qu'elles sont reliées comme des vases communicants. N'y a-t-il pas toujours

dans l'écriture, à des degrés d'intensité et à des niveaux de conscience divers, le mirage mallarméen de la transmutation de la réalité en livre ? Peut-être l'écrivain ne cherche-t-il pas autre chose qu'à accroître la masse des mots pour réduire la part d'inconnu de la réalité. Dès lors se trouve justifié le sacrifice de la vie à l'édification de l'oeuvre, toute expérience devenant expérience en vue de l'oeuvre qui agit par osmose, quand ce n'est pas par vampirisme, ou du moins comme un point de fuite dévorant, comme un but abstrait n'ayant d'autre fin que lui-même. Transposé dans l'absolu et rationalisé, ce processus a sans doute produit cette inversion hiérarchique à laquelle nous assistons : le langage, et par conséquent la littérature, n'est plus d'une nature inférieure à la réalité, il est la seule réalité. A la limite, pour un Pinget ou un Ricardou, l'oeuvre peut donc désormais se refermer en elle-même et couper tout lien mimétique avec le référent extérieur. Ce qui ne signifie pas que, dans cette perspective, la littérature rompe toute attache avec la réalité mais qu'elle l'englobe, la déborde et, certains vont l'affirmer avec décision, la crée.

Nous touchons peut-être ici un autre foyer dans le malaise de l'écrivain : dans quelle mesure l'écriture renvoie-t-elle à une réalité préexistante, dans quelle mesure produit-elle la réalité ? Ces questions constituent d'une certaine façon un nouvel avatar de la problématique du rapport entre les deux notions. L'histoire enregistre depuis des siècles l'action de l'écrit sur la réalité, plus spécifiquement sociale et politique, sur les composantes de la conscience et de l'imaginaire collectifs. Pour nous en tenir à des exemples contemporains, rappelons (après Heinrich Böll dans *Une mémoire allemande*) comment chez nos voisins américains l'oeuvre d'un Henry Miller a contribué à faire sauter les tabous sexuels, combien celle d'un Norman Mailer a fissuré le mythe du héros militaire de la Deuxième Guerre mondiale. Au Québec, au XIX^e siècle et jusqu'à une époque récente, les maîtres à penser officiels ont pris beaucoup de soin à établir barrières et postes de guet autour de la littérature, à commencer par celle qui venait de France. Ce n'étaient pas encore les barbelés et les miradors qui ont surgi dans d'autres pays pour isoler les écrivains et les réduire au silence. La littérature peut, à coup

sûr, porter une réalité sociale, politique, morale ou psychologique à son maximum d'incandescence jusqu'à ce que des verrous sautent. Mais est-ce suffisant pour franchir le pas et affirmer dans l'absolu que toute révolution — qu'il ne faut évidemment pas réduire à son seul contenu politique — doit d'abord passer par celle du langage ?

Mes propres préoccupations se situent pour l'instant dans une autre voie : moins dans celle de la transformation radicale de la réalité, réalité qui m'entoure et la mienne, que dans la voie de l'exploration. Je peux ici faire cette constatation qui est une certitude modeste : il se trouve qu'en écrivant, des choses apparaissent, dont je ne m'étais pas avisé, autour de moi et en moi. J'ai envie d'aller voir plus loin, toujours un peu plus loin, au moyen de mon écriture et par des formes que je dois toujours inventer. Michel Tournier parle de ses romans comme de marteaux-piqueurs pour défoncer le réel : l'image-boutade est brutale et je ne crois pas l'écriture à ce point percutante. Je l'assimilerai plutôt à un déploiement d'antennes, par lequel je pousse des pointes, j'avance, je reçois, je donne, je communique. J'ignore jusqu'à quelles réalités et jusqu'à quel niveau de la réalité ce processus me conduira ; je sais seulement qu'il me permet de me mettre en mouvement et d'accroître ma propre réalité, qu'il produit de la vie. En réfléchissant sur cette activité d'écriture et sa signification, une phrase d'*Aurélia* m'est revenue dans laquelle Nerval parle de l'expérience d'où est sortie cette oeuvre et qu'il décrit comme « l'épanchement du songe dans la vie réelle ». Je reprendrai cette formule, en la faisant glisser et dériver, pour en faire une définition à usage personnel de la littérature. Je remplacerai « songe » par « rêve », en donnant au mot sa portée maximale : non seulement la production nocturne d'images mais les phantasmes et la rêverie éveillée. Bien plus : la projection dans l'avenir, la mise à jour du possible, l'utopie. Ici donc, « rêve » rassemble tout l'imaginaire. Il ne s'oppose pas à « réalité » mais s'y intègre, la prolonge comme la zone secrète qu'il faut déchiffrer, qui contient peut-être des clefs qu'il faut trouver. C'est là où nous lisons notre destin, où nous l'inventons, où nous restons mobiles, aux aguets, créateurs, c'est-à-dire vivants. La littérature,

celle que je hante avec prédilection et celle que j'essaye de pratiquer, me paraît une voie d'accès privilégiée à ce niveau de la réalité. Ce pouvoir de détection que possède la littérature implique peut-être, comme certains l'avancent, l'existence chez l'écrivain d'une sorte de sixième sens, peut-être est-il inhérent à l'écriture même dont la dynamique stimule et anime notre cerveau : je ne sais, et l'explication du phénomène me paraît d'une importance accessoire. Certes, je ne l'ignore pas, en même temps que je dévoile et me dévoile, je masque : les mots m'entraînent, ils s'attirent et se combinent pour former un monde revendiquant son autonomie, celui du récit ou du poème, et qui n'est plus la réalité que je cherche à dénuder. Mais l'essentiel est de savoir que l'écriture, c'est-à-dire l'opération qui consiste à aligner des mots, permet de poursuivre une expérience intérieure qui implique d'abord de s'étonner devant la réalité prise au sens large, et de s'interroger sur elle. Expérience qui, peut-être, n'aurait pas eu lieu et, assurément, ne pourrait être communiquée sans ces mots. En définissant la littérature comme le lieu où « le rêve s'épanche dans la réalité » j'ai conscience de ce que la formule a de flou, de banal, à tout le moins de ce qu'elle contient d'approximation : mais où sont les certitudes en ce domaine ? L'exercice de la littérature n'est-il pas d'ailleurs ce processus sans fin où l'on approche, croit approcher d'une réalité, on la saisit, elle s'éloigne, se dérobe, réapparaît ? C'est pourquoi la littérature est aussi le lieu du tâtonnement, non pas celui de l'aveugle, mais celui de qui apprend à voir et peut dès lors partir en reconnaissance.

BERNARD NOËL :

Deux phrases m'ont frappé hier dans le débat, celle-ci d'abord de Georges Lisowski : « La réalité est malade », et cette autre de Milan Kundera : « Nous sommes sans cesse mystifiés ». Il me semble que cette dernière phrase, d'ailleurs, résume le fond des interventions de Manuel Scorza.

Je ne crois pas que la réalité soit malade, tout simplement parce que la réalité n'est pas humaniste ni humanitaire, mais qu'elle est indifférente à ce que nous plaquons sur elle. Ce qui est malade, c'est la relation, et la relation est toujours une forme de langage. Quand Manuel Scorza parle de la réalité sociale du Pérou, il parle de la situation sociale et du système de relations qui la règle. Si les conditions sud-américaines sont des fictions, je ne crois pas qu'elles aient l'exclusivité de ce genre. Toutes les constitutions sont des fictions. Seulement, il faut s'entendre sur le mot *fiction* qui est ici péjoratif et rien d'autre.

Pourquoi en est-il ainsi ? Sans doute parce que toute société a besoin, ou croit avoir besoin, d'un ordre et que cet ordre a besoin d'un référent : alors, c'est Dieu ou la constitution.

A la base de la révolution de quatre-vingt-neuf (révolution bourgeoise), il y a le remplacement de Dieu par l'Encyclopédie. L'Encyclopédie est le livre où l'on trouvera réponse à tout, et de même que les hommes étaient égaux devant Dieu, les voici maintenant égaux dans la langue. L'Encyclopédie fonde un nouveau rapport social dont le fonctionnement repose sur la justesse du langage. Il faut qu'un chien soit un chien, et la constitution, un contrat entre la majorité et ses représentants. Plus de droit divin, mais un droit séculier, le même pour tous.

Le malheur est que le droit, la légalité, etc., sont des fictions au sens péjoratif, parce que les détenteurs du pouvoir n'ont cessé d'abuser de ces mots au seul profit de leur intérêt. Il y a des moments forts de cet abus. Ils correspondent à des crises, comme la Commune, la Grande Guerre, la contre-révolution de Pinochet, la Révolution Blanche du Shah d'Iran, ou bien à l'occupation de la Hongrie, de la Tchécoslovaquie, etc. Cette similitude entre pouvoir bourgeois et pouvoir soi-disant communiste prouve qu'il n'y a qu'un pouvoir dont les noms changent mais pas l'essence. Le libéralisme n'est pas plus libéral que le communisme est communiste. Le pouvoir se perpétue en dégradant le langage. Toute l'histoire des régimes depuis 1789 est l'histoire d'une dégradation du langage.

Le libéralisme occidental a pour critère de liberté l'absence de censure. La censure baillonne, elle réduit au silence, mais elle ne violente pas la langue, elle laisse passer Don Quichotte ou Niki. Seul l'abus de langage violente la langue en la dénaturant. Le pouvoir bourgeois se flatte de l'absence de censure, mais il a constamment recours à l'abus de langage. Sa tolérance est un masque. L'abus de langage a un double effet ; il sauve l'apparence et il déplace si bien le lieu de la censure qu'on ne l'aperçoit plus. Autrement dit, par l'abus de langage, le pouvoir se fait passer pour ce qu'il n'est pas, et du coup il fausse l'Encyclopédie et vide les mots de leur sens. Les langoustes dont parlait Scorza deviennent invisibles de même que les prisonniers de Videla ne sont pas des prisonniers mais des disparus. Ce mouvement entraîne une inflation verbale qui ruine la communication à l'intérieur de la collectivité. Pour exprimer cela, j'ai essayé de fabriquer un mot, le mot *sensure*, avec un « s » à la place du « c » initial. La *sensure* indique la privation de sens, au lieu que la censure indique la privation de parole. La privation de sens est la forme la plus subtile de la manipulation, car elle peut s'opérer à l'insu de sa victime. Le culte de l'information raffine cette privation en ayant l'air de nous gaver de savoir. Ce processus fait partie de la paupérisation actuelle, une forme de paupérisation elle aussi très subtile puisqu'elle consiste à donner une aisance qu'elle supprime en créant sans cesse des besoins, qui maintiennent l'aliénation en lui enlevant son caractère douloureux. Ce qui se vend bien à l'aspect, du bonheur et le bonheur-marchandise est en train de devenir la grâce de la société libérale.

La mystification est efficace parce qu'elle joue de tous nos besoins au profit d'un ordre qui semble pouvoir en assurer la satisfaction. Elle ne se dénonce qu'en période de crise car c'est le moment où le pouvoir, tout en continuant à tenir le même discours, ne recule devant aucun moyen. Alors les faits rétablissent d'eux-mêmes une certaine justesse. Quand tout le monde est baillonné, c'est une évidence qui fait reculer le mensonge. Et l'évidence, n'est-ce pas la réalité ?

débats

MANUEL SCORZA :

Je veux simplement poser une question à Bernard Noël parce que j'ai écouté avec un très grand intérêt cette intervention. Je crois que beaucoup de problèmes que nous avons dans le monde sont nés en France, ou dans la société française, parce que la Révolution française, justement, a donné à la France une influence qui n'a plus de relation avec la réalité de la France elle-même.

Vous avez dit : la Révolution française a remplacé Dieu par l'Encyclopédie, et c'est une formule que je trouve très intelligente ; si j'ai bien compris, vous dites que le problème est dans le langage. Mais la Révolution française a remplacé Dieu par le code Napoléon, parce que si la Révolution française avait remplacé Dieu par l'Encyclopédie, nous serions dans le monde de la rationalisation du monde, alors qu'il me semble que la parution du code Napoléon, c'était un fait encore plus grave non seulement pour la France, mais aussi pour le monde. Pourquoi ? Parce que, le code Napoléon, le code civil, ça impose à l'Occident ce que j'appellerais la notion domiciliaire de l'individu.

A partir de la parution du code Napoléon, pour exister, il faut avoir un domicile et ça c'est un fait infiniment grave, parce qu'un domicile, c'est avoir un point fixe dans l'espace. L'errance éternelle de la race humaine, l'errance éternelle des peuples était finie, on ne peut plus exister si on n'a pas un point fixe par rapport à l'histoire.

En France, par exemple, et j'ai souffert de cette condition en tant que résident français, j'ai été frappé par certains faits que je veux raconter. En France, je crois que l'individu, il est fait ; et c'est grave parce que ce n'est pas seulement un fait français. Ça s'est répandu dans le monde et c'est le début d'une ère extrêmement grave qui maintenant débouche sur la prison électronique. En France et dans le monde, un individu peut être suivi dès la naissance jusqu'au tombeau, suivi par l'administration.

Sans doute vous avez vu une exposition très frappante au centre-ville qui s'appelle : « Topineau, le peintre et la guillotine » ; c'est l'histoire d'un peintre guillotiné sous Bonaparte, sous le consul Bonaparte. J'ai beaucoup admiré les tableaux, mais surtout le texte d'Alain Geoffroy, parce qu'Alain Geoffroy, dans son texte, donne une information qui me paraît inquiétante : en France, on conserve dans la bibliothèque du Quai des Orfèvres tous les papiers de tous les condamnés à mort et la loi autorise à les consulter cent ans après !

BERNARD NOËL :

Non seulement des condamnés à mort, mais de tous les gens qui ont fait de la prison !

MANUEL SCORZA :

Vous pouvez être suivi après votre mort ! Les révolutions passent mais les dossiers restent ! Je me demande si vous serez d'accord que le fait le plus grave, en France, ne fut pas le remplacement de Dieu par l'Encyclopédie, mais par le code Napoléon, c'est-à-dire par la loi.

BERNARD NOËL :

Le code Napoléon était le premier détournement de l'Encyclopédie. Si vous voulez, il y a une chose qui m'a beaucoup frappé, parce que j'ai étudié la Commune longuement, j'ai étudié la Commune parce que après mai 68, j'étais curieux de voir ce qui avait pu se passer au dix-neuvième siècle pour que le socialisme tourne si mal. Si vous voulez, la Commune est le moment historique de la coupure entre le socialisme utopique (qui entre parenthèses est le socialisme français) et le socialisme scientifique, le socialisme marxiste.

Une chose qui avait extrêmement choqué les gens pendant la Commune, c'est l'institution de la carte d'identité. L'institution de la carte d'identité avait vraiment créé une espèce de désarroi et de colère extraordinaire. Pour nous qui ne pouvons faire un pas sans une fiche quelconque, ça paraît tout à fait fou, ce refus. Je veux dire que non seulement il fallait avoir (je dis ça parce que vous parliez tout à l'heure du domicile) non seulement il fallait avoir un domicile mais il fallait en plus avoir un nom. Et non seulement il fallait avoir un nom, mais il fallait prouver que c'était soi-même qui portait ce nom ! Et c'est encore ainsi. Il faut toujours faire la preuve qu'on est vivant ! C'est quand même extraordinaire !

JACQUES FOLCH-RIBAS :

Je voudrais simplement, pour reprendre ce thème de la réalité qui nous occupe, raconter la petite histoire de ces fameuses langoustes, simplement parce qu'elle est amusante, et qu'elle me paraît quand même illustrer un petit peu le thème de la rencontre. L'ami Scorza qui est à côté de moi, me passe avant sa communication (*avant* : je ne savais donc pas de quoi il allait parler), m'écrit sur une feuille de papier cette question : « invasion de langoustes = plaie de langoustes, n'est-ce pas, en français » Alors je dis oui, en m'attachant au mot *plaie*, car le problème qui se posait, c'était qu'en français nous avons deux mots, le mot *plaie* et le mot *fléau* pour dire à peu près ce que Scorza voulait dire.

Donc nous parlions du mot *fléau* et non pas du mot *langouste*. Ainsi le contresens de ce mot est resté, et là-dessus l'ami Scorza

commence sa communciation. Ne sachant pas qu'il voulait parler de fléau, un fléau de sauterelles, le mot se prêtant aux deux interprétations en français, je le laisse aller, c'est évident : je ne savais pas tout comme vous qu'il s'agissait d'une invasion de sauterelles. Là-dessus il parle, mais je vous fais remarquer aimablement que tout le monde s'est efforcé durant la communication de rendre vrai ce qui était fictif, et que tout le monde a voulu voir, moi le premier, voir arriver des langoustes dans l'Assemblée nationale.

Alors où est le vrai, où est le fictif ? C'est lui comme créateur qui nous a tous forcés à voir les langoustes, et moi je les ai vues, jusqu'à ce que je comprenne que j'avais commis un impair épouvantable : c'était pas le fléau qui était important, mais c'était le mot langouste, qui voulait dire sauterelle !

Je trouve ça merveilleux : où est la réalité, la fiction ? Il nous a tous fait croire que des langoustes avaient envahi l'Assemblée nationale dans un pays où il n'y a pas de langoustes !

PHILIPPE DRACODAÏDIS :

Si je ne me trompe pas, le code napoléonien a introduit l'idée de la police et de la dénonciation, et je peux dire une chose qui est caractéristique de la Grèce, et je pense à d'autres pays aussi : c'est que cette notion du code napoléonien du domicile est extraordinaire parce que depuis ma naissance en 1940 jusqu'à présent, j'aurai été obligé de déclarer, chaque fois que j'aurai eu besoin d'un papier officiel, quels étaient tous mes domiciles précédents depuis ma naissance ! Souvent, j'ai oublié d'indiquer un domicile et je me suis fait corriger par le policier du coin, parce qu'il a ouvert mon dossier et il a trouvé les déclarations précédentes et il m'a dit : non non, vous vous trompez, 1953, vous n'étiez pas dans telle rue, vous étiez dans telle autre rue !

Mais je dis cela pour aller un peu plus loin, parce que la police, ce qui va très bien avec le mot grec *polis*, la police est une réalité à laquelle les écrivains ont d'une certaine façon participé : en effet, si nous nous trouvons aujourd'hui devant le problème de la détérioration de la littérature et du langage vis-à-vis de la réalité, c'est que nous tous d'une façon directe ou indirecte, nous avons participé à ça, nous avons toujours fait de la surenchère au niveau du langage.

J'étais comme d'autres un admirateur de Samuel Beckett lorsque j'avais entre vingt et trente ans ; Beckett, c'était mon Dieu, et je tâchais d'écrire comme Beckett. Mais en réalisant aujourd'hui ce que ça signifie la surenchère du langage, je me dis que Beckett est un grand criminel, pas dans le théâtre, mais dans les bouquins qu'il a écrits.

Donc, si nous nous trouvons dans cette situation, c'est qu'il y a une grande part de la faute qui doit être attribuée au créateur, au littérateur. Il a participé à ça, nous ne devons pas le nier ; et nous devons nous laver de cette souillure parce que c'est très

important, vous ne pouvez pas vous présenter avec de bons sentiments parce que les bons sentiments ne font pas de la bonne littérature. Vous ne pouvez pas pleurer sur le sort de l'humanité, parce que vous êtes coupables, vous, moi, tout le monde, de cet état de choses. C'est ce que je veux dire.

JACQUES SOJCHER :

Jacques Godbout disait hier qu'il aimait bien rappeler l'histoire ; on va aller dans les histoires, et ce que Bernard Noël nous disait sur l'identité me donne envie de vous raconter très rapidement une anecdote. Sur la carte d'identité, du moins en Belgique, est indiqué le nom et la profession, mais également l'état civil, ce qui veut dire marié, célibataire, divorcé, et que sais-je encore. Pour des motifs qui relèvent sans doute plus de la psychanalyse que d'autre chose, après m'être marié j'avais, pendant deux ans, encore une carte d'identité sur laquelle figurait la mention « célibataire » ; ça veut dire que je n'avais pas fait changer ma qualité à la maison communale, à l'administration régulière. Je m'en vais, enfin, en week-end avec ma femme qui, elle, avait fait changer sa carte d'identité : c'était donc « épouse de Sojcher », et moi du même nom, mais célibataire. A Amsterdam, nous voilà en train de remettre le document d'identité au préposé qui est un instant perplexe et se met à nous insulter en flamand. Ma femme connaît très bien cette langue, elle a compris ses insultes. Il s'imaginait que la dame mariée était dans la ville avec le frère de son mari, puisque c'était le même nom et que l'un était célibataire et l'autre était « marié, épouse de. » Alors je me suis rendu compte un peu plus tard que mon meilleur secret, c'était au fond peut-être de ne pas avoir d'identité ; c'est pour ça que j'écrivais ; et j'écrivais aussi peut-être pour rester célibataire.

NAÏM KATTAN :

J'ai écouté avec beaucoup d'intérêt, d'émotion, ce que disait Bernard Noël, et je me suis demandé où il situe, en parlant d'Encyclopédie, les écrits et les discours des hommes de la Révolution comme Saint-Just et Robespierre.

Si on reprend maintenant tous ces textes, on trouve que ce sont des discours religieux avec d'autres sens, avec une dégradation du sens.

Ce que je veux dire aussi, et je pense que ça nous mène à un problème beaucoup plus étendu, c'est que depuis que l'Occident a voulu ou a accepté que se brise le lien tribal, dans le bon sens du mot, c'est-à-dire le lien où les rapports humains sont des rapports d'échange et d'échange dans tous les domaines, on a rationalisé les rapports humains, on a créé, essayé de créer des médiations, et ces médiations ont été le langage. C'est pour ça qu'on a mis tant d'importance dans la médiation du langage, dans les rapports des hommes entre eux-mêmes, par rapport au visible, à

l'invisible. Tout ce qu'on dit de la réalité, de la difficulté de la littérature dans ses rapports avec la réalité, est à situer dans ce rapport de médiation du langage par rapport à des domaines différents, que ce soit la réalité matérielle, la réalité visible ou invisible, la réalité du pouvoir. Et dès que la médiation est devenue langagière, la réalité de l'action (on a parlé ce matin d'action et de pouvoir) est devenue insaisissable, de telle sorte que les gouvernants (et je reprends ce que disait John Saul), ceux qui dominent économiquement, les multinationales, ne savent pas qu'ils dominent parce que, tellement partagé, le pouvoir est devenu tellement abstrait que ceux qui gèrent ce pouvoir-là n'ont pas la possibilité de savoir ce qu'ils gèrent ; ils partagent une médiation abstraite, et parfois langagière, et ils ont des avantages de salaire, de vie, mais ne participent pas véritablement au pouvoir.

Alors le pouvoir est devenu insaisissable parce qu'il est partagé, mais il est tout aussi réel et tout aussi fort, et opprime encore davantage parce qu'il est insaisissable. Quand il n'y a plus de monarque auquel vous pouvez vous en prendre, vous vous en prenez d'une manière anarchique à des pouvoirs invisibles que vous dites occultes et vous voulez absolument les briser.

Je lisais, et ça a un rapport direct avec le sujet, je lisais dans le dernier numéro de *Encounter*, une traduction de l'interview avec le terroriste allemand Baumann, traduite du journal allemand *Stern*. Baumann est un terroriste très authentique, ou enfin qui a cessé d'être terroriste, on lui a demandé : alors vous voulez quoi ? Il veut une action qui ait un impact. Mais le seul impact que l'action puisse avoir pour lui, c'est la répercussion du spectacle, la répercussion théâtrale, c'est-à-dire dans les media. Il a dit : la manière de tuer le sens de l'action, c'est de ne pas en parler. Ils ont lancé une fois une bombe et puis personne en a parlé. Il a dit : nous nous sommes réunis, notre groupe, et nous nous sommes dit : où est-ce que nous allons ? Il faut faire vraiment quelque chose parce que c'est les autres qui gagnent à ne pas parler de ce spectacle que nous donnons. Pour qu'on parle d'eux, ils ont imaginé, sans qu'ils soient antisémites ou particulièrement antisémites, de choisir l'anniversaire de la nuit de cristal, pour lancer deux bombes dans les synagogues en Allemagne, pour célébrer la grande soirée nazie pour qu'on dise que le nazisme revient : on lance des bombes dans les synagogues, les media ne pourront plus y échapper. Et il disait : les media n'y ont pas échappé, le spectacle a été donné et l'affaire connue.

Quand enfin cette réalité de la fiction dépasse toute littérature, mais utilise des moyens littéraires (c'est-à-dire essaye de saisir la réalité et le sens du pouvoir pour le mettre en ordre dans des termes, dans des mots tels que la société à qui on s'adresse les comprendra), quand s'est perdu le sens du pouvoir et quand le sens de la réalité du pouvoir et même de l'action sont perdus, c'est alors que se crée le malaise à mon avis : le

malaise du sens même de la littérature. La littérature est dépassée même dans son propre domaine, celui des médiations langagières dans les rapports humains, dans les rapports du visible et de l'invisible. Quand c'est dépassé, c'est que la littérature est dépassée sur son propre terrain et ne peut plus fonctionner ; et l'on en déduit que c'est la réalité elle-même qui est insaisissable et la réalité elle-même qui est fautive ; mais je pense que les situations ont changé et que ces rapports de médiation ne fonctionnent plus. Alors on cherche d'autres rapports. Mais je ne sais pas si le langage est suffisant maintenant, et la preuve qu'il n'est pas suffisant, c'est qu'on a recours à des bombes, à la violence pour parler.

ALAIN GERBER :

L'occupation louable des débats, c'est qu'on passe son temps à répondre à des questions qui ne se posent plus. Moi, je voudrais répondre à quelque chose qu'a dit Dracodaïdis tout à l'heure. Il a dit que nous étions coupables ; je suis bien d'accord avec lui, mais je crois qu'on est simplement coupable d'avoir écrit et non pas de ce qu'on a écrit, car de ce qu'on a écrit, on est aussitôt dépossédé.

Je voudrais évoquer un petit problème : tout à l'heure, Monsieur Saul, dans son intervention, a parlé d'une intrusion de la tragédie grecque dans le roman policier, en disant que c'est un reproche que l'on avait fait à Malraux. Je crois que c'est plutôt Malraux qui louait ainsi Faulkner dans la préface à *Sanctuaire*. Mais ça prouve bien qu'à partir de quelque chose, à partir d'un certain réel littéraire, on peut vraiment un petit peu faire ce qu'on veut : on peut le mettre entre parenthèses, et puis mettre des facteurs, mettre un *moins* ou un *plus* ; on peut en faire énormément de choses et vous avez dit aussi autre chose qui m'a beaucoup touché, et qui est revenu à plusieurs reprises dans votre intervention, c'est que finalement on ne voulait pas de nous, et ça c'est notre réalité. Notre réalité, c'est qu'on ne veut pas de nous dans la réalité.

En revanche, on prend nos objets et on prend nos livres pour s'en servir, et au besoin pour les retourner contre nous, et puisqu'il était question aussi de la Révolution française, une simple anecdote parce que tous les gens qui connaissent la Révolution française en ont retenu un certain nombre de grandes paroles comme ça qui se sont prononcées, et je sais que moi, quand j'avais dix-huit, vingt ans, j'étais très impressionné par la phrase fameuse de Saint-Just : « pas de liberté pour les ennemis de la liberté ». Mais il se trouve qu'après mai 68, par la voix d'un certain Sanguinetti, les gaullistes ont institué (avec tous les guillemets qui s'imposent) une sorte de « répression » contre le mouvement en brandissant précisément cette phrase comme bannière, ce qui fait

que moi je ne me sens pas totalement coupable, sinon d'avoir écrit ; mais c'est un risque à prendre.

JOHN SAUL :

Je voudrais juste aller un petit peu plus loin dans la question du pouvoir, sur le fait que le pouvoir n'a plus de tête. Si l'écrivain, avant, n'avait pas de problème à s'attaquer à la réalité parce qu'il y avait quelque chose de précis auquel il pouvait s'attaquer, maintenant que c'est presque impossible, puisqu'on a maintenant une forme qui est sans forme, un pouvoir qui est sans forme, c'est aujourd'hui que ça devient vraiment essentiel pour l'écrivain d'écrire, d'écrire d'une façon tout à fait précise et terre à terre, d'expliquer comment ça marche. Même si vous avez raison, même si vous trouvez les « coupables » de quelque chose ou le « quelque chose » qui n'est pas juste, ça ne fait rien que vous écriviez ça, ça ne change rien ; ça, j'ai bien vu moi-même, et je savais à l'avance en écrivant que je n'y changerais rien. La vérité n'a aucune importance, ce qui compte c'est de comprendre comment ce système sans forme marche, et si vous arrivez à le décrire d'une façon exacte et précise, vous aidez à le comprendre et donc, à l'accepter ou à le changer.

PETER SCHNEIDER :

Je me suis senti provoqué à travers ce discours, parce que par hasard c'est moi qui ai fait cette interview avec Baumann, et il a dit dans cette interview une chose encore plus significative que celle que vous avez citée. J'ai demandé : dans le cas où toi, Baumann, tu serais le ministre de la police, qu'est-ce que tu ferais après cet incident de la synagogue ? Et il a répondu : si, moi, j'étais le ministre de la police, je voudrais interdire à toute la presse la diffusion de l'information, totalement. Ça serait l'arme la plus efficace contre le terrorisme.

Alors si nous laissons la police définir la réalité, nous combattons cette définition de la réalité, mais nous sommes toujours les victimes de cette définition, nous acceptons les limites d'une définition du réel, dans les limites des systèmes de communication, dans les limites du système policier ; et pour moi, c'est le problème. Brecht a dit que la lutte contre les ennemis déforme le sens de notre lutte et le fait similaire au sens de la lutte de nos ennemis.

Ainsi pour moi, c'est la tragédie du terrorisme : il est toujours dans les limites des définitions officielles de la réalité, et se laisse enchaîner dans cette définition. L'écrivain doit avoir le courage de s'accrocher à une réalité qui n'est fixée par aucune définition officielle, ni de la police ni de ses adversaires.

PETER BROOKS :

J'ai été moi-même frappé par la référence à Saint-Just et je

crois qu'il ne faut pas oublier que Saint-Just a d'abord été un poète et un poète qui a surgi dans un moment de relâche de la loi, et alors, c'est le langage qui d'une certaine façon était appelé à suppléer à la loi qui se taisait, n'est-ce pas, et d'une certaine façon la parole de Saint-Just et de Robespierre, de ces orateurs de la Révolution, cette parole a pris la place de la loi. Et quand Saint-Just écrit par exemple dans une phrase, une autre phrase célèbre : « le gouvernant républicain aura la vertu pour principe sinon la terreur », justement à partir de ce moment-là, la réalité doit imiter cette parole, parce qu'il n'y a pas d'autre système de loi.

Alors il y a une espèce de renversement de la situation normale où en France, n'est-ce pas, la parole du poète et de l'écrivain limite la réalité. A ce moment-là, il n'y a plus de loi, c'est l'inverse qui se produit, c'est la réalité qui est appelée à limiter la parole de l'écrivain, du poète.

L'expérience a été intéressante, et dangereuse aussi, mais je crois que ça dépend de ce pouvoir de la parole qu'on a rarement vu aussi fort ; je crois que ça dépend justement de la suspension des droits normaux, et si les cas qu'on vient d'évoquer sont différents, où le terrorisme se tourne en spectacle non verbal, je crois que c'est parce que le système de loi finalement reste en place et c'est là la source du désespoir de ceux qui voudraient changer la société aujourd'hui.

PHILIPPE DRACODAÏDIS :

J'ai une question à poser à tout le monde : est-ce qu'il y a quelqu'un ici qui travaille dans une multinationale ?

JOHN SAUL :

A moitié !

PHILIPPE DRACODAÏDIS :

Vous ?

JOHN SAUL :

Ça appartient au gouvernement.

PHILIPPE DRACODAÏDIS :

S'il n'y a personne qui travaille dans une multinationale, je vais vous dire : moi, je travaille dans une multinationale, je travaille chez Nestlé, et ce n'est pas une société multinationale semi-gouvernementale. Donc je vois les choses de l'intérieur, et j'ai quelque chose à dire. J'ai une position de *market manager*, et je suis impliqué dans les décisions et je peux vous dire qu'il y a un pouvoir, qu'il existe : il est très visible, il sait ce qu'il fait, il sait très, très bien ce qu'il fait, et je peux encore vous dire que ce pouvoir qui existe a un langage qui existe : c'est un langage de

base qu'on utilise pour faire passer le fameux message au consommateur. Le dramatique, ce n'est pas qu'il n'y ait pas de langage en dehors de celui-là ; le dramatique, c'est qu'on voit tous les hommes comme des consommateurs, et j'ai l'impression que l'écrivain (qu'est-ce qu'il fait pour échapper à ce langage de base qui est utilisé par les multinationales ?), il se dit : le langage que nous avons, à l'intérieur d'une société donnée, ne vaut rien ; il faut trouver d'autres mots, il faut créer des mots, il faut s'exprimer d'une autre façon.

Eh bien, c'est faux ! Il faut utiliser les mêmes armes, qui existent, celles du pouvoir, qui existe, pour pouvoir transmettre un autre message. Je suis d'avis qu'il faut prendre la réalité, ne pas tirer les conclusions, démonter le système, et puis laisser l'avenir tirer des conclusions.

Je ne suis pas du tout d'accord qu'il n'y ait pas de pouvoir, que le pouvoir est amorphe : le pouvoir a un visage et ça existe, et même vous pouvez le voir à travers certains signes extérieurs : l'*executive* avec le *brief case*... Ces mots, qui existent, sont entrés dans tous les langages : en grec on dit l'*executive* comme on le dit en français, comme on le dit dans les autres langues ; et ça, c'est quelque chose de très important, de très dangereux autant — sinon plus — pour l'homme que pour le consommateur.

JOHN SAUL :

Je ne dis pas que le pouvoir n'existe pas.

PHILIPPE DRACODAÏDIS :

Vous dites qu'il est amorphe.

JOHN SAUL :

Non, je ne dis pas qu'il est amorphe parce que ça, c'est le contraire de l'ancienne vision du pouvoir. Ce que je dis, c'est qu'il n'y a pas de *responsable* dans le vrai sens du mot. Le pouvoir existe, le pouvoir a une direction, mais cette direction ne se réduit pas à un mouvement dirigé par certains individus, parce que même le président-directeur général n'est finalement qu'un employé très bien payé, et il ne prend pas de responsabilités fondamentales. Ce n'est pas le dictateur classique auquel on s'est attaqué pendant des siècles.

Non ; ici, le dictateur, c'est le système, et ces gens-là, dans un certain sens, même s'ils y gagnent, sont des victimes.

PHILIPPE DRACODAÏDIS :

Je ne suis pas d'accord avec vous, je vais vous donner mon exemple. Je suis *market manager*, je prépare un *spot* publicitaire pour le lait condensé sucré de la société Nestlé, et je fais courir neuf millions de Grecs pour leur faire acheter ce lait-là. Est-ce que je suis responsable ou non ? Est-ce que j'ai un pouvoir ou non ? Moi, j'ai l'impression que je suis responsable.

JOHN SAUL :

Je suis d'accord que vous êtes responsable, d'une façon individuelle, mais pour nous qui sommes de l'extérieur, que vous soyez responsable ou non, c'est votre problème, si vous voulez. C'est vous qui allez souffrir, mais pour nous ça ne change rien que vous soyez responsable ou non, personnellement ; ce qui compte, c'est que si vous n'êtes pas là, ils vont payer quelqu'un d'autre pour faire la même chose de toute façon, et à mon tour, je vais citer mon exemple, parce que c'est la seule chose que je peux faire.

Moi, j'ai passé des années à prouver qu'un homme avait été assassiné par des hommes très importants. J'ai prouvé hors de tout doute que c'était vrai. Je l'ai écrit dans un livre qui a été accepté comme étant vrai par un ancien premier ministre de France, un président de la République, un ministre de la justice, etc. Il n'y a rien qui se soit passé, absolument rien, et je savais à l'avance qu'il ne se passerait rien et je m'en foutais royalement, parce que je savais très bien que même si on remplaçait le premier ministre, même si on mettait en prison les gens responsables, ça ne changerait rien, parce que ces gens-là n'ont finalement agi qu'en tant qu'employés d'un très haut niveau du système, et c'était le système qui était en question.

PHILIPPE DRACODAÏDIS :

Oui, mais...

MANUEL SCORZA :

Je voudrais participer maintenant à la discussion, parce que je crois que nous abordons un sujet important. D'abord je voudrais remercier Dracodaïdis pour la façon dont il a parlé. Je crois qu'il touche avec beaucoup de courage à un problème qui est extrêmement important parce que la littérature a une situation très difficile dans ce contexte.

Hier j'ai parlé d'une façon maladroite d'un sujet qui maintenant commence à se voir mieux : ce qui a été empêché dans le monde, au moins dans les sociétés occidentales, c'est le dialogue. Il n'y a plus d'interlocuteurs. Dans les sociétés anciennes, il y en avait : on pouvait s'adresser au roi, au grand patron, à Rostchild. On pouvait les supplier. Mais maintenant il n'y en a plus ; il faut que vous, vous travailliez dans une multinationale. Il n'y a plus de responsabilité, surtout pas parmi les employés. Mais qui sont les propriétaires ? Qui sont les propriétaires ?

L'affaire Moro en Italie, pourquoi a-t-elle eu lieu ? Pour trouver le visage d'un responsable qu'on n'a pas trouvé. Moro était mort, Moro était mort, mais tout le monde a vu que Moro, c'était un personnage dont la fin fut tragique, mais Moro n'était pas le véritable patron de l'Italie.

On parle de la mafia, mais qui est la mafia ?

A Buenos-Aires, quand ils ont pris des otages, je ne me souviens pas des noms, mais c'est quand même troublant : on a payé pour les libérer, vous savez que les propriétaires ont payé soixante-dix millions de dollars, soixante-dix millions de dollars de rançon et qu'ils ont payé en plus quarante millions de dollars en publications dans tous les journaux du monde, parce que les Tupamaros voulaient s'expliquer. Qu'est-ce qui se passe ? On ne va pas dire que cet argent sort de nulle part ! Le fait infiniment grave, dans cette question de la réalité, c'est que le visage du pouvoir a disparu dans toutes les sociétés, alors qu'auparavant le pouvoir avait cherché à se montrer. Prenez l'architecture : qu'est-ce qu'elle est ? Pourquoi a-t-on fait le Parthénon, pourquoi l'Arc de Triomphe, pourquoi Machupicchu ? Pour montrer la gloire de certains hommes qui avaient un visage. Ces monuments ont été construits pour montrer la puissance de dieux précis. Maintenant, le dieu-pouvoir se cache ; il a disparu ! Maintenant existe l'obscurité. L'obscurité est l'animal le plus total, et c'est vous ! Je crois que vous êtes de bonne volonté, sinon on ne se parlerait pas . . .

Vous ne savez pas par exemple qui sont ceux qui sont derrière ; le problème est là. Il n'y a plus d'interlocuteur valable, et le désespoir, c'est de ne pas trouver celui qui a remplacé Dieu. Si Dieu n'existe pas, tout est permis ! Oui ! Pour les multinationales ! Mais pas pour les hommes ! Et de là vient cet infini malaise ; c'est un malaise total.

Le langage c'est un pont, un pont qui menait quelque part, mais maintenant, il n'arrive nulle part. Parler à qui ?

Par exemple, mon pays. Pourquoi je vis au Pérou ? Pour une raison très précise. Parce que le Pérou, c'est un pays qui va probablement rompre avec le capitalisme international, il va sortir du système capitaliste international, parce que nous nous battons avec des entités que nous ne connaissons pas : soixante-dix pour cent des Péruviens ne savent pas qui a payé les intérêts de la dette que nous avons contractée envers des compagnies multinationales qui n'ont pas de visage. Et je crois qu'à ce moment-là, le rôle d'un écrivain comme moi est d'aider des gens qui vont faire un geste, peut-être fou, peut-être désespéré, mais qui vont faire quelque chose pour rompre. Mais notre dette est infinie ! C'est terrible ! Nous sommes la chrétienté, Nietzsche a bien montré l'opération diabolique de la chrétienté, que c'était transformer Dieu en l'acquéreur des hommes. Un homme, à la naissance, était coupable de la mort de Dieu, et Dieu était mort pour lui, on était un débiteur ; mais la dette, maintenant, c'est une dette infinie, et la dette infinie a été prise en charge, non par Dieu parce que Dieu n'existe pas, mais par la multinationale qui n'a pas de visage, et c'est là pour moi un problème très grave.

PHILIPPE DRACODAÏDIS :

Je voudrais ajouter une chose. Il est vrai qu'il n'y a pas de

dialogue. Dans la Grèce antique, il y avait le dialogue : la réponse n'a pas de signification, on n'est pas intéressés à trouver la réponse. Ce qui est très important, c'est de poser la question et de s'occuper éternellement d'une question, c'est ça qui est le plus intéressant.

Lorsque les anciens Grecs se rencontraient sur l'agora grecque, et qu'ils se posaient des questions, ils n'allaient pas résoudre le problème : ils appelaient ça la philosophie. La philosophie c'était quoi ? C'était le dialogue précisément. Ils disaient encore une chose pour parler de l'économie de moyens ; la philosophie est comme le langage des Spartiates ; les Spartiates parlaient peu, et c'était la philosophie, le dialogue avec peu de mots, l'économie de moyens. Et il y a encore une chose. Les anciens Grecs disaient : la sagesse commence lorsque vous visitez les mots, c'est-à-dire lorsque vous prenez les mots et essayez de comprendre quel en est le sens ; qu'est-ce qu'il y a derrière ce mot ? Pourquoi vous l'utilisez ? C'est comme ça que vous arrivez au premier stade de la sagesse ; et la sagesse, ce n'est rien d'autre que le dialogue. J'ai l'impression que la littérature actuellement a perdu le contact avec la réalité, a perdu le contact avec le dialogue ; le dialogue doit être entamé à l'intérieur d'un système qui existe et c'est le système des multinationales, comme Monsieur Scorza l'a dit.

En un sens, je suis malheureux de travailler dans une multinationale parce qu'en Grèce, je n'ai pas d'autre issue. Je ne veux pas aller travailler ailleurs, et ça c'est un problème de conscience, si vous voulez ; mais d'un autre côté, je suis heureux de travailler à l'intérieur du système et de le connaître, et de voir que ce système n'a pas de visage, et qu'il faut lui en trouver un : c'est ça qui est très important pour la littérature.

NAÏM KATTAN :

Simplement une petite remarque, parce que je suis d'accord avec ce que dit Monsieur Dracodaïdis ; mais ce qui est très important aussi dans les multinationales, c'est que leur pouvoir même est tellement diffus et distribué. Vous dites que vous savez ce que c'est les multinationales parce que vous vendez, ou faites vendre du lait concentré à des enfants grecs, mais dans la vie de ces enfants et dans la vie du pays et dans la vie, c'est une petite partie de la vie, le lait concentré ! Il y a aussi la multinationale qui vend de l'essence, il y a la multinationale qui vend des vêtements, il y a toutes les autres.

Alors chacune a un visage diffus, et c'est l'ensemble qui n'a pas de visage. Et qu'est-ce que vous faites des multinationales des autres pays qui vendent d'autres objets ? Ça devient international. Alors c'est ça le grand problème de ce pouvoir, c'est sa diffusion.

PHILIPPE DRACODAÏDIS :

J'ai l'impression que toutes les multinationales ont le même

visage, elles ont la même structure, la même organisation et utilisent les mêmes personnes. Il n'y a pas de différence entre une société qui vend du lait et qui a le monopole du lait dans un pays comme la Grèce, et Exxon qui a le monopole de l'essence en Grèce. Aucune différence.

La seule différence, elle est numérique. Nestlé en Grèce emploie trois cents personnes et Exxon en Grèce, trois mille. C'est la seule différence ; les méthodes, les personnes, les intrigues et tout ça, c'est pareil, et vous avez à faire face au langage de ces gens-là, qui est un langage véritable, qui existe, que tout le monde comprend. C'est le *basic language*, et j'utilise ça parce qu'il y a dans les *computers* le *basic language*. Pour faire parler un *computer*, et il faut partir de là, il faut faire table rase du passé.

J'ai l'impression que nous vivons encore au dix-neuvième siècle, et il faudra l'abandonner ! Il faut abandonner une fois pour toutes la Révolution française, le marxisme, etc., parce que l'avenir (j'en suis certain) sera complètement différent. Déjà quand on parle d'euro-communisme, on parle de quelque chose d'autre. Il faut retrouver la racine qui conduira l'homme à créer un nouvel humanisme, et c'est ça le défi. Si nous souffrons actuellement, c'est que tout ce que nous établissons et tout ce que nous faisons est en dehors de l'homme, en dehors de la mesure de l'homme ; je vais citer Camus qui reprenait les anciens Grecs et qui disait qu'il y a toujours une limite, mais que si vous dépassez les limites, les érudits vont vous tomber dessus et vont vous tuer. J'ai l'impression que nous avons dépassé les limites, qu'il faut revenir à l'intérieur pour corriger la situation.

C'est le devoir principal de l'écrivain à l'heure actuelle, et lorsque vous avez parlé de Gabriel Garcia Marquez (je l'ai dans mes notes, et je ne voulais pas le citer), c'est un exemple à suivre : prenez la réalité de Marquez dans *Cent ans de solitude*, et vous allez voir comment cette réalité qui déborde dans le fantastique ne quitte jamais vraiment la réalité, et elle est actuelle, cette chronique, et très, très, très simple.

JOHN SAUL :

Je crois que l'essentiel a été dit quand on a dit que ce n'est pas la question du lait qui est importante. En fait l'important, c'est que vous, vous avez peut-être une morale et moi aussi, mais le système n'est ni moral ni immoral ; que ça soit les bombes ou le lait, ça n'a aucune importance, c'est abstrait, c'est le système lui-même qui est capable de prendre les décisions. Est-ce que c'est bon ou mauvais ? C'est une affaire de jugement, simplement, c'est une affaire d'efficacité et une nécessité du système, et c'est ça la clé.

En fait, si les multinationales n'ont pas de tête, ce n'est pas parce qu'elles se cachent, c'est parce qu'elles n'existent pas ! C'est parce que d'un côté il y a les propriétaires qui ne gèrent pas,

donc qui ne se sentent pas responsables (je ne dis pas moralement mais vraiment responsable), et de l'autre côté on a la gérance, mais la gérance, ce n'est pas les propriétaires. Alors il n'y a pas de visage dans ces sociétés, et c'est pour ça que ce qu'il nous faut, c'est la description exacte, et bien exacte, de cette société, et de la société politique. C'est la clé, parce qu'en fait, ce qu'on comprend mal, c'est qu'entre un sous-ministre et un vice-président d'Exxon, je vous assure qu'il n'y a aucune différence. Le vice-président d'Exxon va vous dire qu'il est dans le privé, qu'il prend des risques. Je vous assure que le raisonnement d'un sous-ministre de l'énergie, de la santé ou de n'importe quoi, est exactement le même, parce que c'est le même système que celui des multinationales ; et ça n'a rien à voir avec les gouvernements de droite, de gauche ou de centre ou n'importe quoi, car le système est le même partout.

Si je peux terminer avec une toute petite histoire, et puisque vous avez parlé de Sanguinetti, un homme que je connais un peu : il m'a donné un exemple absolument parfait de cette réalité qui n'existe pas, mais qui est réelle. J'ai fait des études à Paris ; je cherchais à prouver qu'un homme avait été assassiné. Alors il fallait découvrir si un document existait ou non, un document caché. Je me suis dit : bon, il faut trouver un homme qui doit savoir ; je vais aller le voir. S'il me dit qu'un tel document n'existe pas, qu'il ne sait rien, bon... Mais s'il me semble peu confortable, je suis sur la bonne trace.

Alors je suis allé voir Sanguinetti (il connaît tout ou peut tout savoir : c'est l'homme qui a fait torturer, tuer énormément de personnes pendant la guerre d'Algérie), et je lui ai demandé s'il connaissait ces documents.

Il m'a répondu, avec son air d'être au courant, qu'il allait voir, qu'il pourrait sans doute m'aider si le document existait, qu'il pouvait l'avoir pour moi. Une semaine plus tard, je retourne le voir, il m'enferme dans son bureau pendant une heure et il me fait des menaces dans son bureau. La menace chez Sanguinetti, c'est l'équivalent de ne pas savoir si le matin qui suit on sera toujours là. C'est comme ça qu'il travaille. C'est comme ça qu'il a travaillé pour être plus précis.

Après m'avoir fait peur (il pensait m'avoir fait tellement peur que j'allais abandonner ; il faut dire qu'il m'a réellement fait peur, je l'admets volontiers, et c'est pour ça qu'il était convaincu de m'avoir fait peur), il m'a laissé partir en disant : vous n'avez qu'à comprendre, Monsieur Saul, que le pouvoir militaire en France n'existe pas. Alors j'ai dit : absolument d'accord, Monsieur ! Et je suis parti. Evidemment, j'ai écrit le contraire, j'ai écrit ce qu'il m'a montré ; mais c'est Sanguinetti qui avait raison. Moi, j'ai écrit tout ça, j'ai prouvé que le pouvoir militaire existait, même si on n'en parle pas. Finalement, ça ne fait rien d'en parler ou de ne pas en parler, des bombes par exemple. L'essentiel, c'est l'action,

et puisque l'action est dans les mains du gouvernement... La vérité est aux mains de l'homme qui contrôle l'action, et puisque Monsieur Sanguinetti et ses amis contrôlaient l'action, eh bien ! c'était à lui le pouvoir. Le pouvoir militaire n'existe pas en France ! On n'a qu'à voir !... Mais moi, je possède une autre vérité !

JACQUES GODBOUT :

Pour revenir peut-être un petit peu à la littérature et quitter le domaine de la société (sur lequel on peut s'entendre facilement, je pense), la question qui me rôde dans la tête ce matin en particulier, c'est : est-ce que vraiment la littérature est aussi incompétente, aussi malade que certains semblent le dire quand on la met en rapport avec les réalités ? Je me demande si on ne parle pas seulement de la littérature du monde francophone, ou influencée par le monde francophone.

J'ai l'impression que depuis 1960, principalement, peut-être depuis 1955, les intellectuels parisiens nous ont refait le coup de 89, c'est-à-dire qu'ils ont élaboré lentement et sûrement un code Napoléon de la littérature, qui s'est mis à donner les limites à l'intérieur desquelles un texte était littéraire ou n'était pas littéraire, à l'intérieur desquelles un texte était valable, recevable ou non. On a vu une espèce d'exposition universelle de la pensée française, assez fantastique, et qui s'est répandue à une vitesse vertigineuse, principalement dans le domaine de l'enseignement et grâce à des colloques, à des rencontres, etc., de telle manière qu'on s'est mis à croire que la littérature était malade si elle ne se conformait pas au code Napoléon des années 60.

J'ai entendu ce matin certains textes et certaines interventions qui me semblaient encore vivre à l'intérieur de ce code Napoléon. Pour moi, je ne vois pas que la littérature soit malade ; je pense qu'il nous est difficile dans le monde francophone ou soumis aux idéologies françaises, il nous est difficile de parler de la réalité de façon littéraire, il nous est difficile de faire des livres qui soient pris au sérieux s'ils ne se situent pas dans les codes. Le plus bel exemple de ça, je crois, qu'on puisse donner, c'est *l'Année Dernière*, le roman de John Le Carré qui, en anglais, a été non seulement bien reçu mais qui donnait une bonne image de l'espionnage international et qui se situe d'emblée dans la très belle littérature en anglais, mais qui, s'il avait été écrit en français, n'aurait jamais été reçu parce qu'en français un livre d'espionnage c'est pas sérieux, c'est pas dans le code.

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT :

Moi, je vais revenir aux multinationales, au pouvoir, bien que ce que dit Jacques soit très intéressant ; mais enfin, c'est le problème des interventions.

On dit que les multinationales n'ont pas de visage. Pourtant, on remarque tous chaque jour à la télévision, dans les journaux (et même, on entend leurs représentants à la radio), on voit pourtant ces visages. Ce qu'il y a, c'est qu'on n'a pas l'impression de voir les vrais visages, enfin le vrai visage du pouvoir.

On peut toujours se poser la question : pourquoi ces visages-là ne nous satisfont-ils pas ? J'ai l'impression qu'il y a deux réponses possibles. La première : c'est parce que ces visages, enfin ces gens qui nous parlent, ne font que nous répéter qu'ils n'ont aucune responsabilité réelle à l'intérieur du système, que sans eux le système fonctionnerait quand même, alors que ce n'est pas le cas, alors que c'est vraiment le discours même du pouvoir de répéter et d'essayer de convaincre ses acteurs qu'il peut les remplacer. Je pense que petit à petit on est en train de s'apercevoir que ce n'est pas vrai que les acteurs ne soient pas à jamais remplaçables, qu'à un moment donné justement les gens sont irremplaçables et que le système s'effondre parce que les gens refusent d'y participer.

La deuxième explication possible, ce serait que le pouvoir a des masques. Le pouvoir a cette habileté de pouvoir se servir de porte-parole et il y a des gens qui servent de porte-parole. Il y a très souvent aussi des écrivains qui servent de porte-parole pour les pouvoirs. Ce que « l'écrivain libre » peut faire vis-à-vis ces visages, enfin ces masques et ces porte-parole, c'est de se ré-approprier la parole et justement d'affirmer qu'elle n'est pas exclusive au pouvoir.

A ce moment-là, en étant le porte-parole, ne serait-ce que de lui-même, l'écrivain se trouve à arracher au pouvoir le privilège de la parole et ça c'est vraiment, je pense, très important parce qu'à un moment donné on risque de n'avoir qu'une version des faits, qu'une réalité, qu'une parole : la parole du pouvoir, justement.

Pour résumer : l'essentiel, ça serait le refus systématique de servir de porte-parole au pouvoir, ou même de porter la parole du pouvoir ; et refuser de jouer quelque rôle que ce soit à l'intérieur même du pouvoir.

FERNAND OUELLETTE :

Ça recoupe ce que vient de dire Louis-Philippe un petit peu. Ma question, je la poserai à Scorza et à Dracodaïdis : est-ce qu'on n'a pas vraiment l'impression de vivre dans le monde une représentation antique, vraiment : une tragédie grecque, dans la mesure où des pouvoirs ont des visages au fond : les multinationales ont des visages, mais les visages sont encore masqués et on pourrait en nommer : le masque de Pinochet, le masque de Videla, qui m'apparaissent comme les masques des multinationales : peut-être pas leur vrai visage, mais il commence à se révéler.

WILFRID LEMOINE :

Folch-Ribas a demandé la parole.

JACQUES FOLCH-RIBAS :

Dans un sens, je répondrai suivant un mot qu'avait prononcé un président français, Pompidou, et qui m'avait beaucoup frappé à l'époque, il avait dit quelque chose comme ceci : plus le pouvoir approche de l'absolu, moins il a de responsabilités.

En fait, c'est ça, je crois, le fond du problème. Moi, j'en fais plutôt une question de responsabilité. A la limite, le roi, pour reprendre les mots qui ont été dits, à la limite le roi actuel ne craint plus rien. A la limite César ne craint plus rien. Quand, dans le monde antique, César, excusez l'expression, faisait des conneries, il risquait quelque chose de très précis, il risquait sa vie, il allait en fait jusqu'à risquer sa vie pour le pouvoir. Maintenant, Monsieur Trudeau peut trahir le Québec, et je crois que c'est ce qu'il fait, mais ceci n'engage que moi ; Monsieur Trudeau peut trahir le Québec, Monsieur Trudeau ne craint rien et surtout pas pour sa vie.

Moi j'en fais plutôt une question de responsabilité et à la limite, vraiment, plus le pouvoir approche de l'absolu, comme disait Pompidou, moins celui qui le détient a de responsabilités ou craint quelque chose. Je livre ça à votre réflexion.

PHILIPPE DRACODAÏDIS :

Vous avez parfaitement raison, le roi n'a aucune responsabilité. Mais je peux vous dire une chose : ceux qui sont juste en dessous du roi, ce sont eux qui ont les responsabilités.

Pour répondre à Monsieur Ouellette, je dirais que le masque ou le visage, si vous voulez, du pouvoir actuel, ce n'est pas Pinochet ni Videla ni Papadopoulos en Grèce ; ils sortent tous de la même école de l'Académie Internationale de la Police à Panama, donc, bon, ils appliquent les mêmes méthodes. Moi, je ne lis plus les journaux qui parlent du Chili parce que je sais que je vais trouver là-dedans des paroles de Papadopoulos d'il y a quatre à cinq ans en Grèce. Mais alors je me demande : pourquoi est-ce qu'on a condamné Eichmann ? Eichmann a dit : mais écoutez, moi, je n'étais pas responsable, on me disait de presser sur un bouton, je pressais sur un bouton et trois kilomètres plus loin, il y avait six millions de Juifs dans les fours crématoires. Donc qu'est-ce que vous voulez ?

La responsabilité n'incombe plus au roi, mais à ceux qui viennent juste après le roi.

JACQUES SOJCHER :

Je voudrais dire que la position qu'occupe, enfin si je comprends bien, quelqu'un comme Monsieur Saul ou Monsieur Draco-daïdis, dans les multinationales, la position de l'écrivain dans un

monde dont le langage et les structures lui sont opposés, me semble tout à coup typique, en plus dramatique, de la position de tous les écrivains (qu'ils appartiennent soit à un ministère, soit à une maison d'édition, soit à la radio, soit à une université), dans des lieux où le pouvoir est évidemment beaucoup moins efficace, a beaucoup moins de portée politique immédiate que dans les multinationales qui me semblent l'exemple même du pouvoir.

Je veux dire ceci que l'écrivain me semble brusquement un agent secret ou un pervers, un homme qui joue (et il y a un côté jeu et un côté engagement) sur une double scène, excusez-moi : la scène de la violence, la scène du confort. (Parce que faut quand même profiter aussi des multinationales ! Je ne veux pas vous jeter la pierre, mais vous dites : je ne peux pas faire autre chose. Mais si ! Mais vous gagnerez trois fois moins. On peut toujours faire autre chose.) La scène d'un profit matériel, et en même temps (c'est pas une contradiction, peut-être), la scène d'un inconfort qui se traduit quelque part dans l'écriture, en faisant un livre sur les multinationales (ou peut-être en préparez-vous un ?) où les choses seront dénoncées, trahies par le biais de l'écriture.

Ce qui me semble causer un problème, c'est que l'écrivain, quel que soit son lieu social, ne fait-il pas autre chose, en pratiquant l'écriture, que ce que j'appellerais un effondrement joyeux, donc une dénonciation, et l'invocation d'un Dieu négatif ? Lorsqu'on quitte ce côté travail du négatif, qu'y a-t-il d'autre ?

Et la seconde question que je pose à tout le monde est la suivante : est-ce que l'écrivain aujourd'hui porte un message autre que le négatif ou l'utopique ? Y a-t-il un message ? L'universalisation de ce qu'il dit ? Je répondrai pour ma part par la négative ; je crois que non.

Une des crises de la littérature par rapport au dix-neuvième siècle, du moins la littérature de langue française, c'est qu'elle ne porte pas de message ; il n'y a plus de littérature engagée, il n'y a plus d'humanisme et par conséquent, ou bien la littérature dénonce, ou bien elle envoie ailleurs, en paradis perdu, une utopie, ou bien elle s'enferme pour en trouver d'autres dans un rêve de fermeture sur son propre monde et son propre langage. Par conséquent, quelle est son efficacité, sa portée ?

Eh bien, je crois, tout en étant bien triste, mais enfin c'est comme ça, qu'elle n'atteint plus les individus ; les livres n'atteignent vraiment aujourd'hui que mille, deux mille, trois mille, quatre mille personnes en France qui lisent, qui écoutent, qui en sont profondément affectées, existentiellement atteintes et pour qui ça modifie quelque chose ; et que les autres, eh bien ça ne les intéresse absolument pas ; ça a une portée tout à fait secondaire, quel que soit le livre qu'on écrit et quel que soit son tirage finalement. Il faut admettre que dans la grande machine universelle et politique, l'écrivain a un statut secondaire ; c'est pas rien, mais

il n'atteint effectivement que quelques personnes, alors qu'autrefois on pouvait imaginer une littérature où idéologie et littérature coïncidaient ; aujourd'hui ça ne coïncide pas du tout. Du moins, c'est l'hypothèse que j'avance.

PHILIPPE DRACODAÏDIS :

Je voudrais remercier Monsieur Sojcher parce qu'il a repris d'une façon très simple ce que j'ai dit dans mon intervention. Je suis parfaitement d'accord avec vous qu'il n'y a pas d'humanisme et ce qui manque à notre époque, c'est le mot *universalis* des Latins, ça c'est très important. Maintenant, il y a une réponse à donner à propos des multinationales : pourquoi on parle des multinationales ? Parce que c'est ce qui frappe ailleurs, vous comprenez ? C'est tout. Bien sûr vous pouvez me dire ou nous dire le reproche : pourquoi on tâche pas de faire autre chose ? Je vous dis tout de suite qu'après avoir longtemps hésité, personnellement, si je dois ou si je peux et comment je peux et comment je dois faire autre chose, finalement j'ai décidé de rester à l'intérieur du système parce qu'en s'excluant du système, l'on perd encore plus la notion de l'homme universel qu'on doit créer.

Pour créer quelque chose, il faut tuer le système qui existe, il faut le remplacer par quelque chose d'autre. Les révolutions qui se font ces temps-ci, j'ai l'impression qu'elles stabilisent le pouvoir établi au lieu de le détruire.

J'ai l'impression que mai 1968 (j'étais en France à l'époque, je passais des examens à l'université), eh bien c'était parfait pour établir plus sûrement le pouvoir de la bourgeoisie, et je peux vous dire que Papadopoulos en Grèce a été le grand protecteur de la droite parce que la droite, sous le visage du premier ministre Karamanlis, qui a été expulsé à coups de pied au derrière en mil neuf cent soixante et quelque, et est revenu en sauveur, tel de Gaulle, en 1974, vous comprenez... Donc il faut détruire le système d'une façon systématique et le remplacer par quelque chose d'autre. Entre-temps il faut dialoguer, il faut philosopher, vous comprenez, et c'est ce que nous sommes en train de faire.

BERNARD NOËL :

Il y a tellement de choses dites et à dire à propos des multinationales ! Ce que je voulais dire, c'est qu'on a assisté en France depuis 1958 à la mise en place d'un pouvoir qu'elle contrôle et qui a au moins des caractéristiques très précises, s'il n'a pas un visage très précis. Ces caractéristiques sont que pour la première fois dans une démocratie, les trois pouvoirs ont tendance à être confondus : l'administratif, l'économique et l'exécutif. En toute démocratie, ces trois pouvoirs étaient toujours séparés, l'administratif jouant comme régulateur entre les trois. Mais alors si on regarde à travers la mise en place des technocrates, on voit que ces gens sont interchangeable et passent alternativement d'un

poste à l'autre. Donc ils les contrôlent tous ! Si vous voulez, un Secrétaire d'Etat ou un Ministre devient aussi P.D.G. d'une société, après quoi il peut se retrouver dans l'administration, parce qu'il a été formé à l'E.N.A.P. Ça c'est une première chose.

A propos de ce que disait Jacques du rôle de l'écrivain ce matin, ce que je voulais surtout, à travers un exposé très schématique, c'était introduire ce concept de *censure* comme privation de sens parce que, après tout, il me semble que la fonction de la littérature est d'abord de lutter contre la privation de sens.

Enfin, je voulais aussi revenir à Saint-Just qui est maintenant fort loin. Je crois que Saint-Just est quelqu'un qui fait illusion, en ce sens qu'on a tendance à le considérer comme un Rimbaud de la politique, mais que le propre de Saint-Just et de tous les Jacobins, c'est de servir exactement de pont entre le pouvoir centraliste des rois de France et le stalinisme ; et si on étudie les déclarations qu'avaient faites les Jacobins, je n'en ai malheureusement pas sous la main, c'est extraordinaire, elles correspondent à la situation stalinienne !

JACQUES GODBOUT :

Ça sera très bref. Moi, ce que je voulais dire à Jacques Sojcher, c'est que si effectivement les multinationales sont probablement nées de la cumulation du capital et de la technologie comme on la connaît, ce qu'il ne faut pas oublier quand il faisait à demi le procès de nos amis qui travaillent à l'intérieur, c'est que finalement le système dont on a parlé, celui qui n'a pas de visage, n'est rien d'autre que le produit de l'université : les technocrates viennent de l'université, les multinationales couchent avec l'université, les recherches scientifiques sont faites par contrats universitaires ; le personnel s'échange quand il quitte la multinationale, retourne à l'université, et ce qui gêne beaucoup les intellectuels français c'est que l'université, qui était l'institution sacrée, est maintenant devenue l'institution au service des multinationales. Et ça, en français, ça ne se dit pas !

JACQUES SOJCHER :

Ma critique visait aussi bien l'université que le reste.

PHILIPPE DRACODĂIDIS :

Ce qu'était l'université pendant le Moyen Age, la Renaissance, le berceau de l'homme universel, est devenu aujourd'hui le berceau de l'homme qui va travailler, du bureaucrate, du technocrate. Ça, c'est formidable !

JOHN SAUL :

Vous avez déjà répondu au sujet du rôle de l'écrivain à l'intérieur du système ; je crois que, de toute façon, c'est son problème privé, c'est-à-dire que s'il se vend, il se vend, c'est son

problème ; mais il peut rester sans se vendre et ça, c'est sa réussite. Mais ce qui importe plus, c'est que vous parliez des deux mille personnes là-bas, dehors, qui lisent et qui comprennent ; franchement, c'est ça le plus important, parce que vous établissez un jugement sur la capacité et l'intelligence du lecteur et des millions de gens qui sont dehors, et je vous assure que je suis sûr qu'il y a des millions de gens dehors qui sont très capables de comprendre, et même comprennent très bien si on écrit des choses qu'ils peuvent comprendre.

JACQUES SOJCHER :

C'est pas du tout une question d'intelligence, c'est une question de besoin et le besoin est créé lui aussi par des conditions bien précises, psychologiques. Il y a un tas d'hommes fort intelligents qui n'ont plus aucun besoin de littérature, mais vraiment aucun besoin.